

LES ACTES - ANNEXES

Comptes rendus et
documents-sources

FORUM LES JEUNES D'ICI *PARTIR ou RESTER...*



Comité organisateur et de suivi

Hervé Bélanger
Commission de la capitale nationale du Québec

Régis Labeaume
Fondation de l'entrepreneurship

Pierre Lemay
Université Laval

Michel Lemieux
Consultant

Véronique Morin
Jeune chambre de commerce de Québec

Philippe Plante
Commission de la capitale nationale du Québec

Nathalie Prud'homme
Commission de la capitale nationale du Québec

Direction du forum

Nathalie Prud'homme
Directrice de l'aménagement et de l'architecture,
Commission de la capitale nationale du Québec

Synthèse et rédaction

Michel Lemieux
Consultant

Chargé de projet et coordination de la publication

Philippe Plante
Urbaniste, Direction de l'aménagement et de l'architecture,
Commission de la capitale nationale du Québec

Chargée de l'édition

Lucille Lord
Conseillère en communications
Direction de la promotion et des communications,
Commission de la capitale nationale du Québec

Secrétariat

Karine Blouin
Agente de secrétariat
Direction de l'aménagement et de l'architecture,
Commission de la capitale nationale du Québec

Compte rendu intégral du forum

Lucie Boulianne
Consultante

Sondages, groupes de discussion et logistique du forum

Michel Lemieux
Consultant

Mise en page

Véronique Koulouris
Direction de la l'aménagement et de l'architecture
Commission de la capitale nationale du Québec

Photographies

Denis Lemelin
Photo Motion

Avis de non-responsabilité

Les propos rapportés dans les comptes rendus intégraux et les allocutions prononcées n'engagent que leurs auteurs. La Commission de la capitale nationale du Québec, l'Université Laval et leurs partenaires se dégagent de toute responsabilité à cet égard.

Table des matières

ANNEXE 1 : Compte rendu intégral des propos tenus lors des groupes de discussion	3
ANNEXE 2 : Compte rendu intégral des commentaires des jeunes du forum	21
ANNEXE 3 : Allocution de David Desjardins, rédacteur en chef de <i>Voir Québec</i>	37
ANNEXE 4 : Compte rendu intégral des propos des personnes-ressources	44
ANNEXE 5 : Le guide de discussion	63
ANNEXE 6 : Le questionnaire pour les personnes-ressources	65
ANNEXE 7 : Les raisons de quitter ou rester à Québec	69
ANNEXE 8 : Liste des personnes-ressources	70
ANNEXE 9 : Programme du forum du 2 avril 2006	71

MISE EN EN CONTEXTE

Les deux premiers groupes étaient composés de jeunes de 16 à 24 ans et les deux autres, de jeunes de 16 à 35 ans. Les groupes plus jeunes sont désignés sous le nom de Groupes A et les deux autres, sous le nom de Groupes B.

Groupes A

- Une amie est partie à Ottawa à cause de son emploi, c'est un emploi en traduction. Elle aurait pu en obtenir un ici, mais elle préférerait Ottawa.
- Un copain est parti à Toronto, les salaires sont plus élevés, il est en informatique.
- Moi, j'ai un ami qui est parti pour se rapprocher de sa famille.
- Mon cousin est dans le camionnage, il est déménagé en Georgie, il a eu une offre pour une promotion.
- Ce sont des gens qui sont retournés dans leur région d'origine en Mauricie.
- Moi, j'ai moi-même quitté pour aller faire mon bac en enseignement à Sherbrooke et après je suis revenue. J'ai beaucoup de copines aussi qui sont allées étudier à Sherbrooke parce que l'université a une bonne réputation en enseignement. Certaines sont encore là-bas, mais les autres, on est revenues.
- Je connais quelqu'un qui s'est fait offrir un poste meilleur aux États-Unis.
- Moi, c'est quelqu'un qui a étudié en génie physique et il est déménagé à Montréal parce qu'il avait un meilleur travail là-bas. Sa blonde est partie aussi en même temps pour aller faire une maîtrise en robotique.
- Moi, c'est quelqu'un qui est parti à Calgary. Il cherchait un emploi, il savait que dans l'ouest, ça se développait pas mal. Il est là depuis quatre ans. Il conseille à tout le monde d'y aller.
- Deux amis sont partis pour un an en Australie pour découvrir de nouveaux horizons. La plupart de mes amis qui sont partis, c'était pour découvrir autre chose et ils sont revenus.
- Moi, j'ai deux amis qui sont partis à Montréal pour étudier parce que leur programme était mieux spécialisé. Une est revenue à Québec et l'autre, qui travaille dans le cirque, va aller partout dans le monde.
- J'ai des amis qui sont allés à Montréal à cause de leur domaine d'étude, une autre qui est sur le marché du travail, est allée à Montréal pour avoir plus de possibilités d'emploi, une orientation professionnelle plus ouverte. Il y a des chances qu'elle s'en aille à Toronto.
- J'en ai huit qui sont à Montréal, tous pour les études, à cause de leur spécialisation. Personne ne pense revenir à Québec, ils vont tous rester là-bas.
- J'ai deux frères qui sont partis, un pour l'Australie à cause des études, l'autre à Vancouver à cause du hockey. Ils ne veulent pas revenir. Moi-même, j'ai vécu un an à Montréal et j'ai l'intention de déménager en Californie l'automne prochain.
- J'ai un frère et des amis qui travaillent à l'extérieur, à Vancouver et à Calgary. C'est des diplômés d'école et ils sont partis pour des possibilités d'emploi. Il y en a un qui ne reviendra probablement pas, l'autre, sûrement.
- Moi, je suis de la Rive-Sud de Montréal et j'arrive à Québec pour les études. J'aurais pu étudier à McGill, mais j'ai préféré l'Université Laval. Quand j'ai fait mon cégep à Montréal, j'ai connu une fille de

Québec qui étudiait à Montréal parce que c'est une ville plus cosmopolite puis elle a décidé de rester là.

- Moi, j'ai un de mes amis qui est à Longueuil, une autre est parti en Alberta pour travailler un peu, mais elle va revenir pour entrer à l'université.
- Moi, j'ai un de mes amis qui est parti à Montréal. Il était supposé étudier en administration à Laval, mais comme le cours est limité et très « poche », contrairement à Montréal ou à Toronto, il est allé faire un bac international pour éventuellement aller aux États-Unis.
- Moi aussi, c'est un ami qui est parti vers Montréal. Il est en massothérapie et la clientèle ici est très limitée, à Montréal le marché est plus large.

Groupe B

- Pour l'instant, je ne trouve pas. Tous mes amis et ma famille sont à Québec.
- Moi, mon frère est parti à Paris depuis six ans pour un travail en informatique, il a un meilleur salaire là-bas. Il gagne très bien sa vie, il est très content. Il est vraiment parti pour le boulot, il a eu une occasion pour aller là-bas. Il n'a pas encore de projet de revenir il a déjà dit qu'il reviendrait, mais ce n'est pas pour tout de suite.
- Un ami est parti il y a un mois pour Vancouver, surtout à cause du climat, il est tanné de l'hiver et il veut vivre une autre expérience. Pour l'instant, il a l'intention de rester de deux à quatre ans. Il travaille en informatique là-bas.
- Trois amis sont partis, deux à Ottawa qui travaillent dans la construction et un à Montréal qui travaille en aéronautique. C'est la fin du bac à l'université qui les a amenés à partir. Je ne sais pas s'ils ont l'intention de revenir à Québec, mais pour l'instant non.
- Je n'ai pas de proches qui sont partis. J'ai un ami qui compte partir parce que son programme d'étude se donne à Montréal, c'est un DEP (diplôme d'études professionnelles).
- Mes deux meilleurs amis sont partis de Québec. Un est reparti au Lac-Saint-Jean parce que le coût de la vie est trop élevé à Québec; il n'a pas de formation et n'avait pas un gros salaire. L'autre est déménagé à Montréal, il travaillait pour Bell Canada à Québec et des postes se sont ouverts à Montréal, puis il aimait la ville. Il est parti parce qu'à moyen terme, le bureau de Québec va fermer, Bell va concentrer ses opérations à Montréal.
- Mon beau-frère a quitté pour un emploi à Trois-Rivières. Il vient de Québec, il a étudié à Québec, mais il a trouvé une job dans son domaine d'études.
- Moi aussi c'est un beau-frère, il a quitté pour St-Jean-sur-Richelieu. Il est ingénieur et l'entreprise pour laquelle il travaille se concentre autour de Montréal. Nous, on est de Montréal et on est venu à Québec.
- Des amis que je ne vois presque plus sont partis à Montréal depuis environ trois ans parce que ça ne bougeait plus, pour le mode de vie en général.
- Une cousine est partie à Montréal pour aller étudier à McGill à cause de la réputation de l'université et pour avoir plus d'ouvertures. Mon cousin est parti aussi pour Montréal à cause de son travail et maintenant il est rendu aux États-Unis, il est en informatique et il dit que c'est plus payant là-bas.
- Mon ami est gai et célibataire et il trouve que c'est plus facile de vivre son homosexualité à Montréal.

- Mon frère a quitté la région pour avoir plus de disponibilité pour son emploi et pour la diversité culturelle, il est à Montréal. Il ne pense pas revenir pour le moment.
- Une amie est partie à Montréal pour aller rejoindre son conjoint.
- Un amie est partie à Drummondville pour un emploi, elle ne reviendra pas.
- Moi je n'ai personne, c'est moi qui suis parti de Montréal pour venir habiter ici.
- Mon grand copain est parti à Montréal pour explorer le milieu de l'emploi et finalement il a trouvé mieux là-bas. Il a rencontré quelqu'un et il reste là. Et je connais trois filles qui sont parties étudier là-bas et ne sont jamais revenues. C'est aussi pour les activités sportives et culturelles, plus nombreuses et plus diversifiées à Montréal.
- Cousins, cousines, amis sont partis à Montréal principalement pour le travail, pour avoir de meilleures conditions. Moi-même je suis parti en Alberta, mon frère aussi pendant cinq ans. Une fois que l'on goûte à l'extérieur, on se rend compte que Québec c'est tout petit.
- Deux de mes amis sont partis pour Montréal, pour des emplois dans la construction et pour les salaires. Ils sont partis depuis une quinzaine d'années et ils ne veulent plus rien savoir de Québec.
- Dans ma famille, on n'est pas très nomade. Ma sœur est déjà partie pour Vancouver, mais c'est vraiment parce que son mari avait un contrat. Dès qu'une occasion s'est présentée, ils sont revenus à Québec.
- Moi je ne viens pas de la région de Québec, je viens de la Gaspésie. Je suis venue ici pour les études, tous mes amis sont venus ici pour les études. Une est repartie à Rimouski parce qu'elle a trouvé un emploi là. Je viens de terminer mes études en décembre, mais dans ma région, il n'y a pas d'emploi dans mon domaine. Je reste ici parce que mon copain est en musique et Québec est un minimum.

LES INTENTIONS PERSONNELLES DE RESTER OU DE QUITTER

Groupes A

- Tant que je vais étudier, je vais rester ici. Après, je ne le sais pas, mais je pense que je vais rester.
- Moi, dans les deux prochaines années, je pense bien rester ici, mon copain et moi, on commence tous les deux une carrière dans l'enseignement. Mon but est d'obtenir une permanence d'emploi le plus rapidement possible et de fonder une famille. Mes parents sont à l'extérieur, j'ai grandi à Québec et je suis revenue ici par choix. J'ai tout ce qu'il me faut ici.
- Moi je vais rester à Québec, mais dépendamment comment mes études vont aller, je vais peut-être aller à Trois-Rivières pour étudier, mon programme se donne là. Si je vais à Trois-Rivières, c'est vraiment juste pour étudier, je ne prévois pas m'y installer.
- Moi, je pars dans deux semaines pour la Suisse, pour faire un échange universitaire là-bas pour une session. Si ça se passe bien, mon copain et moi, on n'exclut pas la possibilité de vivre là-bas un an ou deux. Je n'exclus pas non plus la possibilité d'aller dans un autre pays, une autre ville, selon les possibilités de carrière. C'est ouvert.
- Je vais probablement rester à Québec les prochaines années, ma blonde étudie pour être avocate et elle a probablement des chances de se placer ici. Moi, ça ne me dérange pas d'être à Québec, c'est une

belle place. C'est sûr que des fois, je serais un peu curieux de savoir ce qui se passe ailleurs.

- Moi, j'aime la campagne, j'aimerais mieux aller rester sur la rive sud, mais je ne pourrai pas aller loin à cause de mon emploi. Mon copain, de toute façon, veut rester à Québec, donc je vais rester ici.

- Moi, je viens du Saguenay, le Saguenay c'est trop petit, Québec c'est moyen, Montréal c'est trop gros. J'aime la nature, j'aime Québec à cause de la qualité de vie autour. Québec, c'est le point central, à deux heures de partout.

- Moi, je viens de Caraquet au Nouveau-Brunswick, j'étudie ici. Dans deux ans, je devrais avoir fini, probablement que je ne resterai pas, dans deux ans, je veux être avec ma famille par chez nous.

- Moi, je viens de Beauport, je veux faire mon bac ici et après, je ne vois pas pourquoi je partirais. Je vais rester à Québec, faire ma maîtrise à l'université. Ma famille est ici, j'ai grandi ici, je n'ai pas le goût de l'aventure. Je n'ai pas d'attraits majeurs, de raisons spéciales d'aller à l'extérieur.

- Moi, je viens de la Mauricie, pour les deux prochaines années, je vais rester ici, mais après je vais retourner en Mauricie pour la famille, retourner aux sources.

- Moi, je vais me faire détester, mais si on se sépare, je m'en vais. Je quitte le Québec, je m'en vais à Vancouver, peut-être aux États-Unis, voir du pays. Je n'ai pas le goût de vivre la séparation, on n'est pas assez forts, y'a pas assez d'ouverture d'esprit, ça ne marchera pas.

- Juste pour changer. Montréal, Toronto, Vancouver, c'est plus cosmopolite, il y a beaucoup de cultures différentes, différents musées, différentes festivités. Québec est une ville de fonctionnaires, ça dort un peu trop à mon goût.

- Moi aussi, je trouve que Québec c'est un peu ennuyeux. Moi-même, cet été, je suis parti planter des arbres en Abitibi. Peut-être pour l'an prochain, je pense aller dans une ville plus grande pour voir plus de choses, découvrir plus de gens, mais je crois qu'à long terme je vais revenir dans une place comme Québec, peut-être même Québec, parce que moi je tiens à Québec. Pour vivre plus tard, c'est un bel endroit, mais pour vivre ma jeunesse, je regarde plus vers les endroits plus grands.

- Moi personnellement, je n'irais pas m'établir ailleurs. J'aime voyager, j'ai voyagé souvent dans le sud, je suis allée visiter des villes du Mexique, je suis allée voir les villages mayas. J'aime m'ouvrir l'esprit pour des cultures que je ne connais pas sauf que je ne partirais pas m'établir parce que je suis bien ici, j'aime Québec, j'habite ici depuis que je suis toute petite. J'ai un sentiment d'appartenance. Pour ce qui est des métiers, si tu fonces, tu peux percer dans un domaine que t'aimes vraiment.

- Je ne partirais pas pour m'établir moi non plus parce que j'aime la ville de Québec, je trouve que c'est une belle ville. Mais je veux vraiment voir le plus de cultures possibles, le plus de territoires possibles, j'étudie en géographie donc je suis intéressée par la diversité culturelle. Peut-être qu'un jour, j'irai vivre en Europe, mais pour l'instant non. On verra.

- Moi, c'est certain que je vais partir, je fonce actuellement pour partir à l'extérieur. Pas pour partir pour Montréal ou Toronto, je veux sortir du Canada. Dans le domaine que j'étudie, c'est très peu lucratif rester au Canada, je veux aller aux États-Unis ou en Angleterre, où c'est plus ouvert économiquement.

- Moi, je ne compte pas partir, j'aime Québec, mes amis, ma famille, je fais ce que je veux, je ne pense pas aller ailleurs. Je suis bien ici.

- En tant qu'immigrante à Québec (rires), j'aime bien Québec. C'est sûr que je vais aller travailler à l'international, mais je vais revenir m'établir au Québec éventuellement parce que j'aime le Québec. Au Québec, je pense à Québec ou peut-être au Saguenay, c'est sûr que ça me prend de la nature. J'aime mieux Québec que Montréal, c'est une petite ville, ici on est plus proche de la nature.

- « Quand tu sors de Québec, c'est trop petit, Québec, ce n'est pas trop gros. À trois heures du matin, tu peux te promener à pied partout, tu ne peux pas faire ça à Montréal. »
- Je trouve que c'est une ville qui ne s'améliore pas, ça devient une banlieue qui s'étire, on dirait qu'il n'y a rien de gros qui se construit au centre de la ville. Aussi, je trouve qu'il n'y a pas beaucoup de jeunes dans la région de Québec, une fois qu'on a terminé l'école et qu'on entre sur le marché du travail, on ne voit plus beaucoup de jeunes, la ville est un peu vieille. Il y a aussi les opportunités d'emploi à l'extérieur qui sont très intéressantes, je pourrais peut-être partir l'année prochaine, peut-être avant, j'ai déjà fait des démarches pour partir. Est-ce qu'après je vais revenir à Québec? Je ne le sais pas.
- Les possibilités d'emploi sont restreintes même si on est diplômés. Et puis, ici les gens ferment trop les yeux, ils préfèrent Jeff Fillion. Moi, je vais partir en Californie, je hais l'hiver, je trouve que la Californie est un des plus beaux états des États-Unis, ils ont vraiment un beau système. Je vais aller étudier là-bas.

Groupes B

- Moi ce serait s'il y avait des problèmes de trafic et si les montagnes de ski reculaient de cent kilomètres!!!
- Ma copine et moi, on va quitter Québec cet été parce qu'elle est anglophone et infirmière et il y a plus d'ouvertures à Montréal. À Montréal, c'est moins homogène.
- Moi, c'est pratiquement évident que je vais rester à Québec, mais dans mon domaine, en recherche, il y a beaucoup de possibilités de faire des échanges. Comme je travaille au fédéral, c'est fort probable qu'un jour j'aille passer deux ans et demi à Ottawa ou une année aux États-Unis dans une station de recherche. C'est intéressant pour progresser dans sa carrière.
- Ce qui pourrait m'amener à quitter Québec, c'est plus le travail de mon conjoint, pour une promotion ou tout simplement pour changer de place. Il est en informatique et sa compagnie a des bureaux à l'extérieur. Moi, je suis anglophone, les enfants aussi, pour nous, ce n'est pas une barrière. Si j'écoutais mon mari, on déménagerait tout de suite, mais moi je resterais un peu plus longtemps.
- Je quitterais pour d'autres défis. Ma copine et moi, on en a parlé beaucoup la dernière année, on irait s'installer en région. Il y a plus de facilités par rapport aux programmes environnementaux pour aider les jeunes qui veulent s'établir en région.
- Moi j'adore Québec, mais je pourrais être intéressée à aller n'importe où au Québec, excepté à Montréal, c'est trop gros pour moi. Peut-être je partirais pour un meilleur salaire, pour diminuer le coût de la vie. Mais je ne serais pas prête à diminuer ma qualité de vie. Ce serait peut-être en région.
- Ce serait pour trouver un endroit où le coût de la vie est moins élevé. Et puis, ce serait pour être dans un endroit où les enfants peuvent apprendre l'anglais. On envisage oui et non de partir, moi je parle anglais, mais ma copine, non. Jamais je ne déménagerais à Montréal, à moins que le salaire soit beaucoup plus élevé. À Québec, on peut avoir encore une qualité de vie qu'on n'aurait pas à Montréal.
- Je quitterais Québec pour une raison de carrière. Si jamais il n'y a plus rien ici dans mon domaine. Mais je n'irais pas à Montréal, c'est trop hétérogène, c'est trop une grosse ville, le béton, je n'aime pas. En région, c'est trop petit. Québec est un bon compromis pour moi. Je trouve Québec super, ce serait

vraiment pour des circonstances exceptionnelles.

- Québec, c'est comme un gros Lac-Saint-Jean, tu as l'avantage de la ville et l'avantage de la région. J'apprécie les possibilités de la ville, au Lac-Saint-Jean, il manque tellement de choses. Je ne retournerais pas au Lac. Je quitterais peut-être Québec pour une autre province, comme à Calgary, si je perdais ma job.

- Ça me prendrait vraiment un gros motif pour quitter Québec. J'ai laissé beaucoup d'emploi antérieurement et j'ai vraiment trouvé à Québec ce qui me convient.

- Il y a quelques années, je travaillais pour une compagnie de déménagement, j'explorais un peu partout au Québec, au Canada, j'aurais aimé aller encore plus loin. Maintenant, j'ai des enfants et je vais rester ici, je ne pense pas partir.

- Moi, dans le cadre de mon travail, je suis appelé à voyager partout à travers le Québec, au Nouveau-Brunswick, en Ontario. Je n'ai pas vraiment d'attaches ici, si j'avais une occasion, je pourrais partir.

- Si c'était juste de moi, j'aurais tout le temps le sac à dos sur le dos et je parterais tout le temps, mais ma copine est ici. Je resterais partout, je n'ai pas de problème à m'adapter. Ma copine est plus attachée à Québec.

- Je reste ici à Québec. Je suis parti de Montréal pour venir ici, j'aime mieux le rythme de vie ici, la nature est plus accessible.

- Pas les prochaines années à cause du travail, mais moi je viens de La Tuque et mon copain de la Beauce, on a des enfants et on aimerait un jour déménager dans une ville plus petite.

- Ça ne me dérangerait pas de déménager pour un travail. J'ai travaillé quatre ans à l'extérieur, mais j'ai gardé mon appartement à Québec.

- Ça fait trois ans que je suis revenue à Québec, j'étais partie cinq ans à Montréal. J'ai plein de projets ici et pour le moment, il n'est pas question que je parte.

- Ce n'est pas impossible puisque je commence dans mon domaine.

- Je suis pas mal ancrée à Québec, mon copain et moi, on s'est acheté une maison, on est pas mal installés. Moi je suis attachée à la ville, je ne regarde même pas d'autres opportunités de carrière ailleurs.

LES POINTS FORTS QUI FONT QU'ON AIME VIVRE À QUÉBEC

Groupes A

- Les attraits de la vieille ville, la beauté de la ville, le paysage (le Vieux-Québec, une ville historique et le patrimoine)
- La proximité de la nature, l'environnement (les montagnes et la forêt)
- Une ville à dimension humaine (pas trop grosse) (« On ne se sent pas perdu. »), (« Je n'irais pas rester à Montréal. »); le calme et la tranquillité
- La qualité de vie
- Une ville chaleureuse, humaine (« Les gens sont accueillants et sympathiques. »)
- La sécurité (« Je ne me promènerais pas à Montréal seule à minuit, ici, pas de problème. »)
- Les activités culturelles (festivals, spectacles, etc.)

- L'ambiance de la ville, assez vivante (quatre cégeps, beaucoup de sport, animation culturelle) les activités de quartier (animation)
- Les parcs urbains et les espaces verts
- La fluidité du trafic et la facilité de se transporter.
- Une diversité dans l'offre de produits (boutiques spécialisées et restaurants variés)
- Une ville avec une bonne réputation : un bon rayonnement international
- Beaucoup d'activités sportives et faciles d'accès
- Le campus universitaire (« C'est un beau milieu, plein de jeunes, c'est stimulant, c'est cosmopolite. Ça forme une ville finalement. » « Une ville dans une ville. »)
- La proximité pour les activités sportives (vélo, du kayak, du canot)
- Un bon endroit pour la vie familiale et élever des enfants
- Les centres commerciaux
- Une ville touristique
- Les institutions d'enseignement
- Bon transport en commun

Groupe B

- La proximité de la nature, l'environnement (les montagnes et la forêt)
- La beauté de la ville, les attraits de la vieille ville (le Vieux-Québec, une ville historique et le patrimoine)
- Bon compromis entre la ville et la campagne (moyen terme entre la région et la grande ville)
- Une ville à dimension humaine (pas trop grosse), la vie familiale (pas de stress, un bon milieu pour la famille), une ville chaleureuse et humaine (« Les gens sont accueillants. »)
- La proximité des services
- La proximité et la facilité d'accès pour les activités sportives (vélo, du kayak, du canot, ski, etc.)
- Le rythme de vie, la qualité de vie
- Le travail
- La fluidité du trafic
- Les établissements scolaires (cégeps et université)
- Les activités culturelles (festivals, spectacles, musées, cinémas, etc.)
- Bonne situation géographique (au centre du Québec)
- Le coût des maisons (moins élevé qu'à Montréal)
- Offre d'emplois spécialisés
- Une diversité dans l'offre de produits (boutiques spécialisées, épiceries fines variées)
- La sécurité
- Moins de pollution qu'à Montréal
- Le réseau social
- Mon conjoint
- Les pistes cyclables (« Je peux me déplacer en vélo partout. »)

- L'organisation communautaire, capacité d'action dans les quartiers
- Une ville pas trop bruyante
- Un milieu homogène, pas trop d'immigrants
- Les activités culturelles (festivals, spectacles, musées, cinémas, etc.)

Après cet exercice d'exploration d'attributs spontanés, les participants remplirent un questionnaire dans des catégories précodées, auxquelles ils pouvaient ajouter des attributs. Voici le résultat, pour les quatre groupes, en ce qui concerne les points forts de Québec. Ils sont classés par ordre décroissant. On demandait aux gens de choisir quatre raisons et ensuite d'en choisir une principale parmi les quatre. Dans les résultats suivants, le poids de la raison principale est doublé pour tenir compte de ce type de choix.

En guise de commentaires, on note que 32 % des raisons portent sur des aspects de famille et personnels. La question de la proximité de la nature se situe en haut de la liste, comme dans l'exercice spontanée. 13 % seulement des raisons additionnées portent sur des questions de salaires, de promotions ou de lieu d'étude. La raison qui porte sur le statut de capitale de Québec est à peine citée. Le bilinguisme n'est cité par personne, ce qui n'est pas une surprise.

Les raisons de rester à Québec, ses attraits
en % de 390 raisons

	%
Ma famille est ici	12,8
La proximité de la campagne	11,8
Mon conjoint – ma conjointe est ici	10,8
La sécurité de la ville	10,8
La beauté de la ville	10,3
Mes amis – amies sont ici	8,2
Je peux y trouver un emploi à mon goût	6,7
La facilité à se déplacer dans la région	5,1
La qualité de la vie culturelle	4,1
Pour mes études, coté spécialisation et cours, c'est mieux ici	3,1
Le coût de la vie est avantageux	3,1
La région est dynamique et les choses bougent	2,6
Je peux avoir ici des avancements et des promotions convenables dans mon emploi	2,1
La qualité du logement, à prix égal	1,5
C'est un endroit pour repartir à zéro	1,0
La diversité humaine, la diversité des gens	1,0
L'organisation populaire et communautaire	1,0
La qualité de vie en général	1,0
C'est facile de se partir en affaires	0,5
On peut trouver un emploi dans la fonction publique	0,5
Pour mes études, coté qualité des professeurs et des institutions, c'est mieux ici	0,5
Le fait que ce soit la capitale	0,5
Les services sont plus diversifiés qu'en région	0,5
Le rythme de vie	0,5
On peut y avoir un salaire convenable	0
L'utilisation des langues étrangères – bilinguisme	0

LES POINTS FAIBLES À QUÉBEC

Groupes A

- Le transport en commun à développer (surtout dans les banlieues) (« Si on compare à l'Europe, il y a des trains partout, ici, on n'a pas le choix de prendre nos autos parce que la ville est mal desservie. ») (« Moi, je suis resté sur la rive sud un bout de temps et l'autobus passait aux heures, donc problème de fréquence. Aussi, ça me prenait une heure faire Lévis-Québec. Les ponts sont de plus en plus bloqués, si le transport en commun était mieux, peut-être que ça débloquerait les ponts. »)
- L'état du réseau routier, l'entretien des rues (déneigement et état des rues), (« Les rues sont détruites, les échangeurs en mauvais état. »)
- Le manque de bilinguisme (« Les gens veulent protéger le français, c'est beau, mais ils ne sont pas assez ouverts ».)
- Le manque d'installations sportives (pour les sports extrêmes en particulier)
- La température (« À Ottawa ou à Montréal, la température est meilleure, ils ont beaucoup moins de neige. »)
- Le coût élevé pour se loger (« Il y en a qui veulent se rapprocher du centre ville pour éviter le transport, mais les appartements sont plus chers; si on s'éloigne du centre ville, il faut s'acheter une auto, donc s'endetter, c'est un cercle vicieux. »)
- Les stationnements et les parcomètres
- Le manque d'emploi spécialisé
- Les salaires trop bas
- Le vieillissement de la population
- Une ville trop conservatrice
- Une ville trop homogène, le manque de diversité culturelle (multiculturalisme)
- Trop de développement résidentiel (banlieue)
- Le manque d'espaces verts et de parcs
- Le manque d'animation nocturne (« Manque de lieux de regroupements à part les bars. »)
- Une déficience concernant la diversité de spectacles et les lieux de spectacles (le Colisée et l'Agora qui va fermer).
- Un gaspillage de fonds publics et pas assez de consultation
- Le nombre trop élevé de fonctionnaires
- Comme capitale nationale, on ne se démarque pas vraiment (« Surtout qu'on est la seule capitale francophone en Amérique. »)
- La ville n'avance pas et la mentalité est bloquée.
- Trop de conservatisme, trop de fonctionnaires. Il y a plein de belles idées, mais ça ne passe pas.
- Côté étude, la reconnaissance de la qualité de l'enseignement est très faible ici.
- La région est bloquée : on a des arbres à profusion, moi je mettrais des grosses usines, des commerces pour créer de l'emploi à Québec. On manque d'emploi. On est fermé à Québec.

La voie maritime du Saint-Laurent, on ne l'utilise tellement pas. On est stupide.

- Des raisons de quitter Québec :
- Ma famille est ailleurs. Mes parents et ma sœur sont très importants, si j'apprends qu'ils sont malades, c'est certain que je quitterais Québec pour aller auprès d'eux.
- Je ne vois pas pourquoi je quitterais Québec, peut-être pour un emploi ou des études, peut-être aussi pour prendre le large.
- Je ne sais pas si je quitterais Québec pour des études ou un emploi, je me questionne.
- Pour apprendre d'autres langues et à cause de l'état des routes.
- Le prix des logements et des maisons.
- Pour apprendre l'anglais.
- Pour connaître d'autres mentalités, des fois on peut mieux *fit*ter avec d'autres façons de vivre.
- Pour découvrir d'autres cultures, d'autres modes de vie, utiliser des langues étrangères, ça permet d'avoir plus d'avancement côté carrière. Aussi, ça fait du bien de prendre du recul par rapport à ce qu'on vit ici.
- Pour apprendre l'anglais, j'ai de la misère avec mon anglais. Aussi, aller ailleurs pour pratiquer le vélo extrême.
- L'anglais et l'espagnol m'intéressent et ici, ça manque.

Groupes B

- Le transport en commun (les coûts et le manque d'autobus) (« Il faudrait mieux le développer. », « On ne favorise pas assez le transport en commun par rapport aux automobiles. »)
- Le manque de bilinguisme
- Le manque d'installations sportives et leur état (terrains de soccers et stades), manque pour le sport professionnel, manque de court de tennis et de piscines. Il manque de choix pour faire différents sports.
- Le coût élevé pour se loger, le manque de logements et le prix élevé des maisons; le coût des logements est trop élevé. Je travaille, je fais un bon salaire et pourtant, je vais devoir penser partager un appartement. Aussi, l'accès à la propriété, je n'y pense même pas ».
- Trop de trafic, le réseau routier (mal conçu et mal entretenu)
- Le manque d'emploi stable, un marché du travail trop petit et les salaires sont trop bas (« Les salaires sont inférieurs à ceux des villes plus grosses. »)
- Le vieillissement de la population
- Le manque d'espaces verts et de parcs
- Le manque de dynamisme dans les affaires
- Problème dans les Centres de la petite enfance
- Le manque de pistes cyclables
- Le manque d'accueil pour les immigrants
- Une ville trop fermée sur elle-même
- Le manque d'entreprises (manque de diversité pour l'emploi et présence forte de la fonction publique)

- Le manque de vision pour les jeunes
- Une ville pas assez peuplée pour des projets d'envergure (un métro, un gros aéroport, etc.)
- Une ville qui pense « petit » (pas d'olympiques et pas d'équipe de hockey)
- Trop de magasins à grandes surfaces
- Problème d'aménagements du territoire, « à qui la ville appartient-elle? On favorise un développement des quartiers au détriment de la population. »)
- La laideur des entrées de la ville
- Le synchronisme des feux de circulation et les stationnements.
- La disponibilité des lignes aériennes (« Souvent, il faut aller prendre l'avion à Montréal. »)
- Le coût de la vie trop élevé
- Trop de gens sur l'aide sociale (« J'ai de la misère avec ça, ils ne veulent pas travailler. »)
- Le manque de salles de spectacles
- Le nombre trop élevé de fonctionnaires
- Une ville trop syndicalisée (« Ça empêche les grosses entreprises de venir ici. »)
- Trop de pollution liée aux automobiles
- Je trouve que l'opinion des gens est banalisée, on va être les derniers consultés sur des questions importantes, qui ont un rapport avec notre avenir à nous. Ce serait important parce que ça va être à nous autres de bâtir l'avenir du Québec. Les jeunes ne sont pas assez consultés. Les jeunes sont vus comme des gens qui ont moins de sagesse, moins d'expériences, pourtant, on a des choses à dire.
- J'ai beau chialer ce soir, mais moi, je ne suis pas quelqu'un qui s'implique au niveau de la politique municipale. Pour qu'une ville progresse, il faut de l'implication et c'est la première chose qui manque à Québec.
- Quand tu t'impliques, il faut aller chercher du financement, des subventions et tu perds de l'énergie à aller chercher de l'argent. Il faudrait qu'il y ait plus d'initiative des gouvernements pour encourager les projets étudiants de tous genres. On a de bonnes idées, mais on est bloqué du côté économique.
- Il manque de diversité pour suivre des cours dans le domaine artistique.
- Question de l'animateur : Quand vous dites que la région est bloquée, que voulez-vous dire?
- Ça fait plusieurs années qu'ils parlent d'investir dans certains milieux et les choses n'avancent pas. Beaucoup d'argent est investi et il n'y a pas de finalités dans les projets.
- Oui, comme le Palais Moncalm.
- Le pont de Québec, l'éclairage du pont.
- L'aquarium, les autoroutes.
- Henry IV à deux voies.
- L'anneau de glaces à Sainte-Foy, ça fait plusieurs années qu'ils parlent de mettre un toit et ça n'aboutit pas.
- Au lieu de créer des choses, ils en enlèvent.
- Le zoo...

Après cet exercice d'exploration d'attributs spontanés, les participants remplirent un questionnaire dans des catégories précodées, auxquelles ils pouvaient ajouter des attributs. Voici le résultat, pour les quatre groupes, en ce qui concerne les points faibles de Québec. Ils sont classés par ordre décroissant. On demandait aux gens de choisir quatre raisons et ensuite d'en choisir une principale parmi les quatre. Dans les résultats suivants, le poids de la raison principale est doublé pour tenir compte de ce type de choix.

Les raisons de quitter Québec – les points faibles en % de 390 raisons	%
L'utilisation plus forte des langues étrangères – bilinguisme	11,9
Pour s'éloigner de la ville, prendre le large	9,3
La région ici est bloquée, les choses n'avancent pas vite	9,3
Ma famille est ailleurs	6,7
Les salaires sont plus élevés ailleurs	6,2
Ailleurs, je peux avoir des avancements et des promotions convenables dans mon emploi	5,7
Pour bénéficier d'un coût de la vie plus bas, ailleurs	5,7
Je ne peux pas y trouver un emploi à mon goût	4,7
La qualité du logement, à prix égal	3,6
La proximité de la campagne, ailleurs	3,1
La qualité de la vie culturelle, ailleurs	3,1
Mon conjoint – ma conjointe est ailleurs ou veut partir	3,1
Pour vivre dans une ville avec plus de densité de gens, plus d'animation	3,1
Pour vivre dans un milieu davantage multiculturel ou multiethnique	3,1
Pour mes études, coté spécialisation et cours, c'est mieux ailleurs	2,6
Mes amis – amies sont ailleurs	2,6
Le transport en commun	2,6
La beauté d'autres villes m'attire	2,1
Le manque d'infrastructures pour pratiquer des sports	2,1
Le fait que Québec soit une capitale, avec une fonction publique forte	1,6
Pour connaître d'autres modes de vie et d'autres cultures	1,6
Pour mes études, coté qualité des professeurs et des institutions, c'est mieux ailleurs	1,0
Plus de sécurité ailleurs	1,0
L'état piteux des routes	1,0
Une ville trop axée sur le tourisme	1,0
Le manque d'espaces verts	1,0
Le climat	0,5
Rendre les entrées de la ville plus attrayantes	0,5
Ailleurs, c'est plus facile de se partir en affaires	0
Je veux un endroit pour repartir à zéro	0

LES GENS PENSENT-ILS QU'IL Y A UN EXODE DES JEUNES ?

Groupes A

- C'est peut-être une tendance, j'ai l'impression que beaucoup de jeunes y pensent, mais ne le feront pas nécessairement. Ce n'est pas si pire que ça.
- Il y a beaucoup de jeunes qui veulent aller visiter, voyager, mais ça ne veut pas dire qu'ils vont rester ailleurs pour toujours.
- Je ne pense pas que le monde veut quitter Québec, juste partir pour un an peut-être.
- Je connais des gens qui sont partis quelques mois, un an, mais ils reviennent. Ça fait des belles expériences, ça fait grandir. Tout le monde revient au bercail après.
- Il y a une grande proportion qui part en voyage, mais je ne pense pas qu'il y a une grande proportion qui part pour toujours, en tout cas pas plus qu'ailleurs.
- Ceux qui partent de Québec sont ceux qui sont venus pour étudier au cégep ou à l'université et repartent dans leur région après.
- C'est normal, il y a des gens qui s'en vont, mais il y a aussi des gens qui viennent à Québec. Ce n'est pas l'exode.
- On entend souvent « il y a des jeunes qui quittent la ville », mais je me demande si ce n'est pas le fait que des jeunes qui sont venus à Québec pour étudier retournent dans leur ville après. Ça paraît comme si tout le monde s'en va.
- La population de Québec monte, je ne pense pas que ce sont des vieux qui viennent s'installer à Québec.
- Les gens que je connais, c'est des raisons extérieures (travail et études) qui les poussent à s'en aller de Québec pas parce qu'ils ont le goût d'aller vivre ailleurs nécessairement. La plupart du temps, les gens reviennent à Québec.

Groupes B

- C'est minoritaire.
- J'ai l'impression que ça dépend des secteurs d'emplois. Par exemple, dans le domaine artistique, il n'y a pas de marché.
- Il y a toujours des gens qui partent, mais je dirais que le bilan n'est pas systématiquement négatif.
- Il y a des gens qui partent, mais il y a aussi des gens des régions qui arrivent. Au bout du compte, ça doit s'équilibrer.
- Je ne suis pas sûr que Québec n'aura pas un jour un exode des jeunes, comme pour les régions actuellement.
- Québec est comme une ville monoindustrielle, c'est le gouvernement. À un moment donné, avec les gens qui vont prendre leur retraite et avec les coupures, ça va dégraisser la fonction publique, mais les jeunes n'auront pas nécessairement d'emploi.
- Personnellement, je pense que c'est le même problème partout au Canada.

- Il n'y a pas de mouvement de masse vers l'extérieur dans mon entourage. J'ai l'impression que les gens se trouvent bien à Québec. Dans mon réseau social, l'idée de partir ne se parle pas vraiment.
- Moi, c'est pareil, moi et mon entourage, on a des emplois stables, il n'est pas question d'exode.
- Autour de moi, c'est plutôt l'exode, il n'y a pas grand-chose qui retiendrait le monde ici. S'il y avait une relation qui cesserait ou une perte d'emploi, on serait plutôt mobiles.
- Moi, il y a du monde qui parle de retourner à l'école, de s'en aller ailleurs, pas juste au Canada, mais partout dans le monde. Il y a l'inverse aussi : ceux qui sont partis pensent revenir à Québec à leur retraite. C'est dans les deux sens.
- Dans mon domaine d'études, en ingénierie, trois sont restés à Québec, tous les autres sont partis à l'extérieur. Pour des raisons d'emploi, parce qu'il manque de diversité.
- Dans mon réseau social, tout le monde veut partir sauf moi. Moi, je partirais seulement pour des raisons d'emploi.
- Dans mon milieu, je n'ai pas l'impression que les gens veulent bouger maintenant. Il y a beaucoup de mobilisation pour travailler sur les acquis qu'ils ont, mettre beaucoup d'efforts pour amener des changements, d'organiser un peu le quartier à leur image. S'il n'y avait pas d'issues, probablement que les gens feraient « bye bye ».

LES VILLES (SITES) QUI ATTIRENT

- Un village
- New York
- Vancouver
- Cancun
- Le village où je suis née ou Ottawa
- Peut-être Calgary (« Mon chum m'a tellement vendu la place. »)
- À Genève en Suisse (« Pour la qualité de vie, le paysage et les transports en commun. »)
- En Colombie-Britannique, dans les montagnes pour pratiquer mon sport
- Dans les Iles Vierges (« le soleil et la plage. »)
- Peut-être à Montréal pour ne pas trop m'éloigner
- Vancouver
- En France ou autour de la Méditerranée
- Vancouver ou aux États-Unis sur la côte ouest
- Los Angeles
- Alberta
- Charlevoix, Brésil, « plein de places »
- Alberta
- Japon ou Atlanta
- Paris
- Pont Rouge, m'éloigner de la ville (« Je viens de la campagne, je retournerais dans un village. »).
- Vancouver ou en Amérique du sud (au Pérou) (« Tant qu'à quitter Québec, je ne resterais pas au Québec. »).

- Dans Portneuf pour la campagne. Pour le travail, je dirais l'Outaouais ou l'ouest de Montréal. Ou je retournerais dans mon coin de pays, à Rimouski.
- Les Îles-de-la-Madeleine (« Parce que c'est beau, parce que les gens se sentent concernés dans leur milieu, la conscience écologique est vraiment forte. »). Ou à Toronto pour le travail.
- Pas une ville en particulier, mais le paramètre de la qualité de vie.
- Le nord de Montréal pour rejoindre ma famille.
- Longueuil, parce que c'est une belle ville proche de tout.
- Moi, j'irais n'importe où pourvu que le travail soit bon et que ma famille soit bien.
- Dans la province la plus riche, l'Alberta.

COMMENT RETENIR LES JEUNES À QUÉBEC

Groupes A

- Moi, à chaque fois qu'on voit des images de Québec, on nous montre le Château Frontenac, toujours plein de couleurs, le ciel, l'eau. Je verrais qu'on nous montre la beauté de la ville, mais en même temps intégrer le mode de vie des gens pour donner le goût d'y vivre, d'y rester. Montrer que dans le quotidien, on est bien, heureux, qu'on a beaucoup de choses à faire, que l'environnement est intéressant.
- J'essaierais de montrer la vieille ville, le fait qu'il y a plusieurs endroits pour relaxer, comme les plaines d'Abraham. Montrer le mode de vie calme des gens.
- Si on voulait vraiment viser les jeunes, c'est sûr que je montrerais la beauté de la ville, mais je mettrais plus l'accent sur l'escalade, le vélo et les pistes cyclables (on en a des belles). Montrer que c'est une ville qui bouge, qu'il y a de l'action. Il faudrait montrer aussi les activités culturelles, ce n'est pas tout le monde qui est sportif. Québec n'a pas autant de diversité que Montréal, les Chinois par exemple, mais ceux qui sont ici ont leur place, c'est correct. On pourrait montrer aussi qu'on n'est pas racistes, qu'on est « open ».
- Montrer une ville vivante où il se passe beaucoup de choses.
- Montrer les activités qui se passent en ville, la proximité de la campagne importe aussi.
- Je viserais moi aussi le juste milieu. C'est sûr qu'on n'a pas autant d'activités qu'à Montréal, mais on en a quand même pas mal et aussi c'est tranquille, c'est chaleureux.
- Montrer qu'on a beaucoup d'espaces verts, mais montrer aussi qu'il y a autres choses, on peut s'amuser.
- C'est le meilleur des deux mondes : t'as envie de voir de la nature, il y en a, t'as envie que ça bouge, il y a des activités.
- Même si ce n'est pas une grosse ville, c'est quand même assez développé. Il y a du théâtre, des bibliothèques, etc.
- Les possibilités de choix qu'on peut faire à l'intérieur de Québec.
- J'essaierais de montrer les métiers payants qui ne sont pas nécessairement connus en mettant l'accent sur le fait que l'emploi peut être plus diversifié qu'on le pense. Aussi, mettre l'accent sur la tranquillité de la ville.

- Je ferais une campagne de publicité sur la beauté de la ville et la nature. Moi, je me considère chanceux d'avoir ça.
- Les jeunes, on aime bouger, alors je mettrais l'accent sur les activités sportives et culturelles et dire aussi que c'est possible pour les jeunes d'en organiser et de donner de l'argent pour ça.
- Le développement de l'emploi et le côté culturel. Le fait que la ville est belle et sécuritaire, ça on le sait, c'est peut-être pour ça qu'on va revenir à 35 ans. Ce qui nous fait partir, c'est l'emploi et l'anglais; ce n'est pas grave si c'est écrit arrêt/stop. Et il ne faut pas avoir peur des immigrants, ils peuvent juste nous être utiles.
- Parler du fait que les gens peuvent s'impliquer dans le changement.
- Une publicité pour montrer que c'est juste à Québec qu'il y a la culture québécoise et qu'on aime ça. La beauté de la ville. (Intervention d'un autre participant : « On n'est pas les seuls à protéger notre culture et ce n'est pas mauvais. »).
- La proximité de la nature et le côté culturel. Le côté culturel est peut-être moins développé qu'à Montréal, mais de plus en plus c'est bien. Une petite ville tranquille, belle, sympathique et proche de la nature. Une ville bien située, centrale, proche des régions, proche de Montréal; une ville entre-deux.
- Les emplois et le fait qu'on ne manque de rien.

- Pour faire vibrer les jeunes, je dirais que le gros potentiel de Québec, c'est le fait qu'on n'a rien, on peut créer beaucoup. Les possibilités sont infinies parce qu'on n'a rien.

Groupes B

- Le premier mot qui me vient à l'esprit, c'est la famille. Le mariage campagne-ville est très vendeur.
 - Il faut se baser sur ce qui existe : la qualité de vie que Québec offre.
 - Moi aussi, j'irais sur la qualité de la vie.
 - Québec est comme une synthèse de la façon de vivre des régions, dans le sens que Québec est une ville où il n'y a pas trop d'anonymat.
 - La proximité de la campagne et en même temps les services d'une ville.
 - La ville en campagne.
 - Le dynamisme de la ville. Le préjugé c'est que Québec égale campagne, alors qu'il y a des possibilités sur le plan professionnel, les études, les sorties et le *night life*. Il faut mettre ces aspects en valeur.
 - On est perçu par Montréal ou par les entreprises comme une région, il faut renverser cette croyance.
 - À Québec, on trouve de tout pour tous les genres.
 - Il y a de tout pour la famille.
- Interventions après le tour de table :
- C'est à Québec que l'on retrouve le meilleur ratio avantages-inconvénients. On a tous les avantages de la ville et les inconvénients sont minimes. À Québec, on retrouve le meilleur des deux mondes.
 - Je suis d'accord, les avantages sont intéressants et les inconvénients, mineurs.
 - Ce qui pourrait parler aux jeunes, c'est qu'ils puissent s'investir dans la ville, qu'ils soient consultés.
 - Je parlerais des activités à Québec : le Rouge et or, les Ramparts, les activités culturelles et familiales.

Aller chercher tout ce qui bouge et le concentrer en 30 secondes.

- Écouter les jeunes, organiser des choses en fonction de leurs désirs, de leurs besoins pour que tout le monde trouve sa place dans la ville. Je travaillerais l'initiative, la latitude, l'ouverture et la possibilité d'intervenir dans son quartier. J'inciterais les gens à profiter de cette latitude là.
- Miser sur le fait qu'à Québec, on vit bien, on se sent bien, l'emploi stable est disponible. Miser sur le plan personnel et professionnel.
- Je mettrais l'emphasis sur la variété. On est dans une ville où il y a autant de possibilités d'aller vers le plein air que d'avoir des activités urbaines. Il y a une bonne combinaison des deux.
- Les études, les possibilités d'emploi et l'accessibilité des services. Axer sur la qualité de vie en général.
- Ici, c'est la région première des jeunes qui partent des régions. Après, s'ils veulent avoir plus de sensations, ils vont à Montréal. C'est une belle ville entre deux.
- Montrer l'ouverture de la ville d'être à l'écoute des jeunes. Montrer la beauté de Québec, ça attire les touristes, le côté plein air, tout le monde le sait à Québec, il faut sortir de ça et parler des initiatives des jeunes, la possibilité de créer leur propre action, de s'impliquer dans leur ville.
- Une campagne axée sur la proximité du plein air, le fait que Québec est une ville, mais pas trop grosse. La qualité de vie et l'accès à un minimum d'activités.

Les trois questions suivantes ont uniquement été posées au premier groupe.

Question de l'animateur : Est-ce que les suggestions que vous faites sur la beauté de la ville, la qualité de vie peuvent contrebalancer les raisons de quitter qui seraient liées au travail ou aux études?

- Ça dépend des valeurs de chacun, si pour quelqu'un sa priorité c'est l'emploi, c'est sûr qu'il va y aller, indépendamment de sa famille et tout ça. Pour moi, l'emploi n'est pas ma première valeur, si j'avais la possibilité d'avoir un meilleur emploi ailleurs, je resterais quand même ici pour la ville en tant que telle, la vie culturelle. Par contre, si mon chum s'en allait travailler à Montréal, je serais pas mal réticente, je serais prête à aller ailleurs.
- Je pense que ça dépend du domaine. On peut faire la promotion des emplois dans la fonction publique, dire « nous, on a beaucoup d'emploi dans ce domaine », mais ça ne peut pas compenser les domaines qu'on n'a pas. S'il n'y a pas de job, un salaire minable comparé à Montréal, bien il faut être réaliste.

Question de l'animateur : Est-ce qu'il y a des arguments pour retenir des jeunes qui veulent partir pour des raisons d'emplois et de salaire?

- Il faut encourager les entreprises à venir s'installer à Québec pour créer de nouveaux emplois, tout est en train de se centraliser à Montréal.
- Trouver des slogans pour retenir les gens, il y a la publicité et la réalité et c'est la réalité qui compte. On peut trouver des beaux arguments, des belles images, mais dans le fond si quelqu'un veut partir, on ne peut pas le convaincre de ne pas partir.

- C'est ça, quelqu'un qui hésite, il y a de quoi à faire, mais si quelqu'un est vraiment décidé de partir, il n'y a rien à faire.
- Pour les indécis, une campagne publicitaire bien faite peut faire poser des questions, faire réfléchir certains, mais d'autres non.
- Tu bases ta vie sur un certain nombre de valeurs : ta famille, ta blonde, tes amis et ton travail. Si tout ça va bien, normalement, t'es capable de t'habituer avec ce qui se passe autour. Si les points fondamentaux ne vont pas bien, le reste ne va pas bien.

Question : Pensez-vous que la question que l'on discute ce soir est importante?

- C'est sûr, presque tout le monde ici veut rester à Québec.
- C'est important de réfléchir là-dessus parce que, si c'est vrai que les jeunes s'en vont, ça veut dire qu'il n'y a plus de relève pour développer de nouvelles choses. Plus tard, aussi, il va y avoir un problème de vieillissement de la population. Alors je pense que c'est une préoccupation vraiment importante.
- Si tout le monde veut aller à Montréal et aux États-Unis, c'est le temps de réagir, il ne faut pas attendre.
- Je pense que le vrai problème, c'est dans les villes plus petites que Québec.

ANNEXE 2 : COMPTE RENDU INTÉGRAL DES COMMENTAIRES DES JEUNES DU FORUM

Note : Les propos ont été regroupés sommairement selon les divers thèmes, bien que la plupart des interventions portent sur plusieurs aspects en même temps.

L'audace

Si je peux me permettre un commentaire un peu plus général, je pense qu'à Québec, il n'y a pas de limites. Les limites, c'est nous-mêmes qui nous les imposons. Je pense que chaque personne qui est assise ici doit se dire qu'on a non seulement des défauts, mais aussi des capacités. Il ne faut jamais oublier qu'on a des capacités à faire ce qu'on veut. Je pense qu'en tant que société faut arrêter de se voir comme un numéro, mais comme quelqu'un qui a quelque chose à accomplir. Il ne faut pas se trouver un travail parce qu'on a besoin d'un travail. Il faut se trouver un travail parce qu'on en a le goût. De se dire, à la fin d'une journée, j'ai fait ce que j'avais à faire, j'ai fait partie de cette journée-là, j'ai fait avancer les choses. C'est l'image qu'on a de nous qui fait en sorte qu'on peut vraiment réussir, réussir ce que l'on veut. C'est ce que je crois.

C'est un titre bien faible, d'après moi. À Québec, les gens choisissent de partir. Ils peuvent aller en régions, ils peuvent aller dans d'autres pays. Mais la vraie raison, le vrai débat, c'est : Qu'est-ce qui fait qu'on est bien à Québec? C'est qu'il y a de l'avenir et que ça représente nos valeurs, nos aspirations dans le fond. Il y a plus qu'une entreprise à démarrer, il y a un pays à construire.

Les possibilités d'emploi

Parce que je m'en vais en cuisine et, évidemment, au Québec comme ailleurs, tout le monde a besoin de manger. Je peux aller n'importe où, quitte à partir mon propre restaurant en région après, toutes les possibilités sont là.

Moi, je travaille à temps plein. Je suis également étudiante à temps partiel. Je suis maman d'un petit garçon d'un an et demi. Je serais porter à quitter la région pour une question de salaire. Parce que le domaine dans lequel je suis, ici à Québec, on est sous-payés, comparé à l'extérieur. Je suis en informatique. Il y a à peu près une différence de 15 000 \$ par année entre Québec et Montréal. Alors c'est certain que le marché à Montréal est plus gros. Le deuxième point qui me pousserait à quitter serait l'anglais. Mon enfant, je voudrais qu'il soit capable d'évoluer aussi bien en français, qu'en anglais.

Moi, j'ai un très bon métier, j'ai un très bon emploi. Mais il y a beaucoup de facteurs autour de ça. Ce qui me porterait à partir ça serait ces deux facteurs-là. Mais je me rattache aussi aux facteurs familiaux et à l'environnement. On a une ville paisible. Aussi, je trouve que c'est important pour mon enfant et mes futurs enfants d'être entourés de leur famille, de leurs grands-parents, de leurs oncles et de leurs tantes. Ce sont des facteurs qui me gardent à Québec. Je suis partagée entre les deux décisions. Pour l'instant, je suis à Québec parce que je poursuis mes études et que j'ai quand même un bon emploi, mais pour l'avenir, c'est une réflexion qui va se poursuivre.

Je suis en enseignement, donc une région ou une autre, ça ne change rien. Mais pour mon conjoint, qui est en informatique, c'est un peu la même problématique soulevée par la dame avant moi. Dans la même entreprise,

les salaires changent de 15 000 \$, tout dépendant si tu es à Québec ou à Montréal. C'est sûr que pour lui, si une promotion se présente à Montréal, on va aller vers Montréal. Ceci étant dit, pour les mêmes raisons – la famille qui est à Québec – on aimerait beaucoup demeurer à Québec, mais, au niveau de l'emploi, c'est sûr qu'en informatique, les salaires sont beaucoup plus élevés à Montréal.

Présentement j'ai 16 ans, je finis mon secondaire cinq l'année prochaine. Je vais rester ici à Québec justement pour mes études. Comme je m'en vais dans le domaine de l'informatique, et que je veux être ingénieure, c'est sûr que je vais être amenée à partir vers l'extérieur.

Dans le domaine du travail, je suis dans un secteur où, lorsque j'ai terminé mes études, il y avait beaucoup d'étudiants qui n'arrivaient pas à se trouver un emploi. Je n'ai jamais eu de difficulté à me trouver un emploi. Peu de temps après avoir terminé mes études, je me suis placée. Je suis une de celles qui sont entrées au gouvernement, alors j'ai un super bon poste. Mon conjoint aussi est entré au gouvernement. Alors on est deux, oui, fonctionnaires, mais on est des fonctionnaires qui fonctionnent, même s'il y a beaucoup de préjugés là-dessus. Je pense que dans d'autres secteurs il y a aussi des possibilités à Québec.

Oui, c'est un avantage d'avoir la fonction publique, sauf qu'il faut quand même diversifier l'économie. Il faut faire en sorte qu'il y aille d'autres types d'emplois. Aussi, comme il y a beaucoup de préjugés autour de la fonction publique, ce n'est pas nécessairement séduisant pour un jeune de dire : « Je vais aller travailler pour la fonction publique. ». Là, je vais peut-être me permettre un petit commentaire politique. Quand on a un gouvernement qui valorise la perte d'emploi dans la fonction publique, qui a de la difficulté aussi à donner des augmentations de salaire satisfaisantes pour ses employés, augmentations qui ne sont même pas au niveau de la hausse du coût de la vie, c'est assez particulier.

À propos du salaire, je pense qu'on peut aussi trouver un bon salaire à Québec, et ce, pas nécessairement parce que tu travailles dans la fonction publique. Dans d'autres corps d'emploi, on peut trouver quelque chose d'intéressant, surtout il faut penser : « Oui, on peut aller travailler à Montréal, mais, à Montréal, des maisons comme celles qu'on peut avoir à Québec... ».

Concernant le potentiel de travail à Québec. Moi, je suis relationniste publique. Mes possibilités de travail c'est en partie dans la fonction publique. Cependant, on a eu des intervenants qui sont venus dans nos cours l'année passée pour nous parler de la fonction publique. Ils nous disaient qu'eux avaient travaillé là et que si on était curieux, si on avait des projets, ce n'était pas l'endroit où aller. Le qualificatif c'était que c'était plate parce qu'il y avait tout le temps des délais d'attente : attendre une réponse, attendre un o.k. C'était long faire des projets, c'était trop administratif, c'était très, très lourd, donc ce n'était pas dynamique. Et si jamais je voulais avoir un travail dynamique, d'autres intervenants sont venus pour nous dire que le travail dynamique à Québec, c'était du 60, 70 ou 80 heures par semaine au début pour faire nos preuves. Je ne suis pas intéressée à ça. Je veux être avec ma fille. Je veux être avec mon conjoint. Je veux avoir une qualité de vie.

Le salaire, pour moi, c'est correct. Je suis allé travailler à Vancouver, je suis allé travailler à Montréal. C'est juste que le coût de la vie ailleurs est plus cher. Sinon, ça revient pratiquement au même. J'ai un emploi, mais qui est

dépendant de la construction. S'il n'y a pas de projets de construction à un moment donné, je vais peut-être moi aussi être obligé d'aller où il y a de l'emploi.

Aller ailleurs...

Pour la région, je crois qu'à Québec il y a moyen de travailler. Pour les gens qui parlent d'aller à Montréal pour 15 000 \$ de plus, il faut faire bien attention parce qu'il faut penser au coût de la maison, au coût de la deuxième voiture pour voyager, si on est en banlieue, car, au centre ville, ça va coûter beaucoup trop cher. Moi, je suis d'une région de l'Est qui se vide à un rythme... Sur une dizaine de jeunes qui sont partis ensemble pour venir au cégep, il y en a peut-être deux qui sont retournés en Gaspésie, dont un qui a perdu son travail l'été passé. Donc, il en reste un sur dix qui est retourné là-bas. C'est ce qui va arriver à Québec si les choses ne changent pas. Le monde parle de partir pour Montréal, partir pour l'Ouest canadien et les États-Unis. Il faut que ça se dynamise pour avoir plus d'emplois à Québec, garder les jeunes aussi.

La langue et le bilinguisme

Les réponses du sondage, sauf celle qui porte sur le bilinguisme, varient dépendamment du domaine dans lequel tu travailles. Il y a des domaines en plein essor au Québec, d'autres qui ne sont pas encore du tout développés.

Concernant le bilinguisme. Oui, c'est difficile d'être bilingue à Québec, parce qu'on a peut-être pas beaucoup de possibilités de pratiquer, parce que la population est très homogène et qu'il n'y a pas beaucoup d'immigration. C'est peut-être un peu malheureux, parce que ça nous apporte tellement de choses intéressantes. Pas nécessairement un bilinguisme au niveau de l'anglais, mais aussi vers d'autres langues, comme l'espagnol. J'ai remarqué au cours des dernières années, un programme public au niveau du primaire : les classes d'immersion. Ça c'est formidable.

Oui, c'est sûr, mais en même temps le Québec c'est une place française, et ça va toujours le rester. Le Québec garde son français, veut garder son français et prend toutes les mesures pour éliminer l'anglais et les anglicismes. Je trouve que c'est une bonne chose. Quelqu'un qui veut étudier en anglais doit, évidemment, aller à l'extérieur.

Oui, parce que je vois que dans mon métier c'est constamment demander d'avoir l'anglais. Moi je n'ai pas eu cette chance-là quand j'étais jeune. Je travaille maintenant à parfaire mon anglais. J'aimerais ça que mon enfant puisse avoir l'éducation autant en français qu'en anglais. Ici, pas juste pour la ville de Québec, mais pour la province au complet, on ne peut pas envoyer nos enfants à l'école anglaise. Il faut absolument les envoyer en collège privé, ou avoir vraiment des gros moyens financiers pour leur donner cette éducation. L'éducation publique ne le permet pas.

J'en suis la preuve. Il faut que je prenne des cours de perfectionnement en anglais pour être capable d'évoluer autant en français qu'en anglais dans mon métier. Moi, je ne veux pas que mon fils connaisse ce problème-là.

Il devrait y avoir une augmentation de ces cours-là pour favoriser justement le bilinguisme. Comme ça c'est plus facile, c'est moins gênant quand tu pratiques pendant plusieurs mois avec d'autres jeunes dans ta classe.

Parce que c'est ça le problème. Nous autres, à notre époque, moi j'ai 34 ans, on n'avait pas la possibilité de pratiquer. On avait deux heures de cours par semaine, et ça se limitait à ça.

Je trouve que c'est important aujourd'hui d'apprendre l'anglais, parce que c'est la langue avec laquelle tu peux aller partout dans le monde et te faire comprendre. Le français, c'est aussi important. Donc, du côté langue, c'est un peu indécis.

Pour le bilinguisme, la meilleure façon de l'apprendre, d'apprendre une autre langue, c'est de se parachuter dans un autre milieu, un ou deux mois. Après ça, c'est sûr que ça rentre pas mal mieux. Il y a moyen de continuer. Déjà, avec l'Internet, l'anglais il y en a partout. Il n'y a pas de raison de ne pas savoir l'anglais. À Québec, je dirais peut-être que c'est plus compliqué. Le vrai débat c'est que ce n'est pas Québec qui est inconfortable, ce n'est pas tant la ville que le pays. Parce que dans le fond, on ne se le cachera pas, on travaille tout ici pour elle.

Je voudrais maintenant aborder le point de l'anglais. L'anglais, il faut l'apprendre, il faut aussi prendre le risque, s'il faut aller à l'extérieur. Moi, je suis allé à l'extérieur apprendre l'anglais. Actuellement, je travaille pour une compagnie pharmaceutique. J'ai à parler en anglais à tous les jours, et ce n'est pas parce qu'on parle l'anglais qu'on ne parlera plus le français dans le futur. Il y a une espèce de protectionnisme. Les gens pensent que parce qu'on est bilingue on va perdre notre français. Je travaille dans un district anglophone, mais c'est bien de valeur, l'affinité sera toujours avec les francophones parce que c'est une question culturelle. Même si je suis bilingue, culturellement mes enfants vont toujours parler français, même si je restais à Vancouver. La culture, ça ne se change pas. Ce n'est pas parce que tu parles anglais que tu n'es plus un francophone. Il ne faut pas avoir peur d'apprendre à faire parler l'anglais à tout le monde. On va rester des francophones quand même. Regardez en Louisiane, ils parlent encore le français. Ils sont aux États-Unis, dans un petit coin bien isolé.

En ce qui concerne le bilinguisme, je trouve ça très dommage la façon que ça fonctionne à Québec, cet esprit un petit peu fermé dans lequel les gens semblent avoir été éduqués, de ne pas avoir eu l'opportunité de s'exprimer en anglais. On le voit beaucoup dans le milieu hospitalier où il y a une panique générale sur un département, quand un patient parle seulement l'anglais. Sur plusieurs chiffres, ce dernier peut ne pas communiquer avec son infirmière ou avec les intervenants. C'est un problème de santé, mais c'est aussi un problème d'éducation. C'est un problème aussi de ressources, on ne va pas chercher les ressources qui sont variées, au niveau de la langue. Il faudrait donner des cours d'anglais à peu près à n'importe qui, une accessibilité à ce genre de cours, à des coûts moindre.

Moi, je finis mes études à l'université l'année prochaine. J'étudie en communication publique et, le gros problème que j'ai vu ici, c'est vraiment par rapport au bilinguisme. En plus, mon conjoint est anglophone. On a essayé de vivre ici. On est tout le temps en questionnement. Est-ce qu'on vit ici parce qu'on aime le style de vie? Ici, l'intégration pour un anglophone, c'est vraiment difficile. J'ai l'impression que les gens ne sont absolument pas ouverts à ça. Quand quelqu'un parle anglais ici, c'est vraiment difficile de pouvoir aller vers un bon emploi. Il a quand même une formation universitaire et il travaille dans un IGA. Mon mari est bilingue, sauf que les gens disaient : « Votre langage de base ce n'est pas le français, donc on va privilégier... ». On trouve ça super difficile. Ici, je sais qu'on a des cours d'anglais qu'on donne au primaire. J'ai même étudié au secondaire en programme

linguistique et, quand je me suis ramassée à l'étranger, je me sentais handicapée par rapport à la langue. Pourtant, je pensais que je n'étais pas si pire. Je pense qu'il y a vraiment un problème de ce côté-là ici. Pour les emplois, c'est tout le temps utile si on veut faire une belle carrière. On dit que le bilinguisme, c'est important, mais ça va être important aussi de pouvoir éduquer les personnes par rapport à ça.

Pour aller apprendre l'anglais, je suis parti à l'extérieur. C'est sûr qu'à Québec il y a le Collège Champlain – St. Lawrence, sauf qu'il faut avoir de bonnes notes pour pouvoir y aller. C'est sûr et certain qu'il faudrait plus d'écoles pour apprendre l'anglais.

Le point du bilinguisme, c'est correct à Québec. Quand on fait affaire à Québec, on parle français, mais il y a trois cents millions de personnes de l'autre côté avec qui l'on peut faire affaire. Si on ne parle pas en anglais, c'est très limité au niveau de l'exportation et du travail en entreprise privée.

Dans mon milieu gaspésien – c'est dans la Baie-des-Chaleurs – l'équipe de hockey c'était 50 % de français, 50 % d'anglais, un *coach* en anglais, un *coach* en français. C'est quand tu es jeune que tu apprends l'anglais. Tu cherches à savoir qu'est-ce qui se dit de l'autre côté de la bande parce que tu veux comprendre la *joke* que tu viens de manquer. Ce n'est pas à 25 ans que t'apprends l'anglais. C'est à deux, cinq, six ans. Donc, c'est vrai que les écoles devraient favoriser l'apprentissage précoce. Ce n'est pas vrai que ça va nous faire perdre le français.

Il ne faut pas avoir peur du bilinguisme et c'est comme ça qu'on va se démarquer. Prenons les premiers ministres du Canada, ils ont toujours été des francophones, mais les premiers ministres, il faut qu'ils soient bilingues si on veut intervenir au niveau de tout le pays.

Je crois que la majorité du monde est peut-être un peu alarmiste. Règle générale, les gens qui m'entourent sont pour la plupart bilingues. J'ai 22 ans. La majorité de mes amis viennent de Rimouski. Je ne crois pas que le système d'éducation soit différent, mais actuellement c'est très facile pour un jeune de partir un an à l'étranger dans un programme et de revenir bilingue. La majorité des gens qui veulent vraiment être bilingues n'ont pas besoin de vivre à l'extérieur pour ça. J'ai un ami du Lac-Saint-Jean qui n'était pas du tout bilingue. Il s'est fondé une compagnie en informatique, puis il a eu des contrats avec des Américains. Au début, il cassait son anglais, mais ça va quand même très bien de ce côté-là. Je crois que la majorité du monde possède quand même bien l'anglais. Je ne sais pas si c'est particulier à mon secteur?

Je suis arrivée ici dans la région de Québec, il y a dix ans. Je suis venue, contrairement à bien des gens ici, pour continuer mes études en anglais. J'étudiais déjà en anglais au secondaire à Trois-Rivières. J'ai décidé que je voulais continuer et, pour moi, Montréal c'était épouvantable. J'ai commencé l'Université Laval ici en français. J'ai trouvé ça extrêmement difficile, malgré les bonnes notes que j'avais en français, malgré les cours de français que je prenais, etc. J'ai lâché l'université à ce moment-là. Maintenant, je suis rendue représentante dans le domaine de la mode, dans le commerce de la mode. Je vous dirais que par rapport à ça, mon bilinguisme, je suis très chanceuse de l'avoir. Je suis chanceuse dans le fait d'avoir mon bureau ici à Québec, mais je travaille sur la route. Je suis à Montréal trois fois par semaine, sinon je suis en régions avec mes clients. Si je n'avais pas mon bilinguisme à Montréal, oubliez ça. Les prix que j'ai présentement je les ai parce que je parle en anglais. Si je

parlais en français, je payerais le double. Ce n'est pas des blagues, je le vois avec les clients qui parlent seulement français. Ils payent le double de ce que je viens de payer.

J'envisage retourner à l'université probablement à l'automne. Je ne vous cacherais pas qu'il y a de bonnes chances que j'aie dans la région, soit de Montréal, ou que je fasse mon cours par correspondance parce que je veux continuer en anglais parce que ça va être plus facile pour moi. C'est un choix personnel. J'ai un enfant de quatre ans et demi qui va aller à l'école en anglais. Pour ça, je trouve qu'on a quand même ici, pour ceux qui ont la possibilité d'envoyer leurs enfants en anglais, de très bonnes écoles, au primaire et au secondaire.

Concernant l'anglais, c'est vrai qu'on ne perdra pas le français et, contrairement à ce qu'on pourrait penser, pour avoir fait affaire avec des compagnies américaines, dans un travail précédent, les Américains sont curieux d'apprendre le français aussi. Ça devrait être un atout de pouvoir parler les deux langues. Surtout si on veut se partir en affaires, parce que l'on ne pourra pas juste faire affaires, dépendamment de l'entreprise, qu'avec le Québec. En Beauce, si les gens ne parlaient pas anglais...

Concernant le bilinguisme, je ne souffre pas de ne pas avoir la chance de parler souvent en anglais. C'est sûr que mon anglais s'est beaucoup détérioré depuis que je suis à Québec, mais je n'en ai pas besoin pour mon emploi. Je termine des études en enseignement. Donc je vais enseigner en français. Pour moi, ce n'est pas un problème, mais pour mes enfants, mes futurs enfants, j'aimerais qu'ils aient le choix d'activités qui se dérouleraient en anglais pour pallier le problème du ministère de l'Éducation qui n'offre pas assez de chance d'apprendre l'anglais à l'école. Donc, je crois que le pouvoir de la région serait d'offrir plus d'activités en anglais pour les enfants.

Les études

En ce qui concerne les études, je trouve qu'à Québec il y a une grande diversité de programmes et d'écoles qui sont très accessibles. Comme le coût de la vie n'est pas nécessairement très élevé encore, c'est plus facile de vivre et d'étudier à Québec que dans une autre région, comme Montréal. C'est un facteur à considérer.

Moi, je pense qu'à Québec on a une ville qui est très étudiante. On a plusieurs écoles, les portes sont ouvertes pour tout le monde. C'est facile d'aller à l'école. Ce qui arrive, c'est qu'on forme peut-être trop de monde par rapport aux emplois qu'il y a. En administration, par exemple, on a le DEC, on a le BAC, on a la maîtrise. Ce qui fait qu'on a beaucoup de monde qui ont des diplômes par rapport à un nombre d'emplois qui est limité. Ça fait des gens qui sont surqualifiés. Des gens, comme moi, qui ont une maîtrise, mais qui travaillent comme technicien, c'est un problème dans la région. Peut-être qu'il devrait y avoir plus de partenariat entre les écoles et les entreprises, pour voir où sont vraiment les besoins. Parce que là, on forme du monde pour qu'ils partent ailleurs carrément.

La qualité de vie

Moi, j'ai une maison en ville. Alors je profite du transport en commun. Je peux même venir travailler à pied. Alors c'est extraordinaire. Si je viens en auto, ça me prend à peu près 20 minutes, même dans le trafic, pour me rendre. Même si le salaire peut être un peu moindre, au bout du compte, on y regagne.

Moi je suis une Montréalaise qui est arrivée à Québec, il y a dix ans. C'est une ville que j'ai choisie pour son emploi et sa qualité de vie, évidemment. Pour l'emploi. Aussi pour le fait que le coût de la vie est beaucoup plus bas ici qu'il ne l'est à Montréal. Je suis infirmière. Malgré le fait qu'à Montréal il y a beaucoup plus d'emplois qu'ici, j'ai choisi Québec parce que justement il y avait une qualité de vie. Il y avait des emplois qui étaient quand même plus stables ainsi que tous les avantages d'être dans une ville de fonctionnaires. On dirait qu'on a moins de problèmes parce que nos élus vivent ici.

Moi, je viens de Québec, mais je travaille à l'extérieur. Toutefois, je pense que ça ne m'empêche pas de m'installer à Québec. Je suis prêt à voyager pour revenir à toutes les fins de semaine. Ça ne m'empêche pas de fonder une famille, même si je dois payer deux loyers. Je pourrais travailler à Québec sauf que les conditions salariales sont tellement extraordinaires quand je travaille à l'extérieur. Je ne voudrais pas aller à l'extérieur, même si j'y travaille, parce que je trouve que la qualité de vie à Québec est extraordinaire, pour avoir vu un peu ailleurs.

Le transport en commun

La seule chose que je déplore c'est le système de transport en commun. J'ai des amis qui vivent sur la rive sud. Bonne chance si vous voulez prendre l'autobus pour vous rendre au centre-ville à temps ou en région de Québec pour aller faire des activités. Pour les étudiants qui veulent faire du sport, qui n'ont pas beaucoup d'argent et qui n'ont pas de voiture, il y a possibilité de le faire, mais on est très mal organisé pour pouvoir y accéder avec le transport en commun.

Le coût de la vie

Je suis aussi une maman d'une petite fille de 10 mois et nous allons quitter l'an prochain pour Rimouski. Moi, je termine mes études ici pendant que mon conjoint travaille. Mon conjoint va faire un retour aux études. On s'en va étudier à l'Institut des sciences de la mer à Rimouski. Nous, nous quittons et nous ne reviendrons pas à Québec. Ici le coût de la vie est très élevé. Pour se déplacer, quand on a un enfant, ça prend une voiture, parce qu'une poussette dans un transport public c'est très compliqué, d'autant plus que les systèmes d'autobus ici je les trouve mal organisés : pause des chauffeurs avec nous dans l'autobus, autobus qui ne passe jamais à la même heure, les Métrobus tout le temps pleins. Un autobus plein avec un enfant, c'est très compliqué aussi, alors ça prend une voiture. Une voiture, c'est des coûts supplémentaires. Si on veut aller acheter une maison, c'est en banlieue, ça prend également une voiture. Partir de Charlesbourg, par exemple, pour monter à Place Laurier, ça prend au-dessus d'une heure quinze minutes. Donc, pour nous, ça n'était pas l'idéal, d'autant plus que les maisons à Québec sont très, très chères. La façon dont fonctionne la province de Québec : payer les impôts, recevoir un peu d'allocation familiale, ce n'est pas suffisant pour se mettre des sous de côté pour éventuellement penser avoir ce qu'une famille veut : une voiture, une maison, un chien, etc. C'est le classique.

Si je veux m'acheter une maison, avec ce qu'on nous offre ici, je ne prévois pas être capable de mettre assez d'argent de côté avant 10 ans.

Je vous dirais que les jeunes justement âgés de 20 à 30 ans ne sont pas ceux qui ont le plus d'argent à dépenser non plus. Justement, pour se partir un commerce, comme on disait tantôt, si j'avais besoin d'argent à une banque, je ne connais pas une banque qui me prêterait de l'argent. Quand je suis sortie de l'université, j'avais des dettes énormes. Je suis sûre que je ne suis pas toute seule ici. Ça me prend une voiture parce que justement j'ai une fille et je ne peux pas me déplacer en autobus ici. Je suis mère célibataire, donc j'ai un appartement. On s'entend que, lorsqu'on a un enfant, on ne vit pas dans un 1 1/2. On ne vit pas en chambre non plus. Donc, j'ai quand même des frais de logement à payer, les cartes de crédit, etc., Je ne connais pas beaucoup de banques qui vont arriver et qui vont dire : « Ha oui! Ma chère, voici un 100 000 \$. Pars-toi en affaires. Bonne chance. ». Pour l'avenir, j'aimerais beaucoup me voir à Québec, pour la qualité de vie. Mais si j'analyse ça brièvement, je n'aurai pas le choix de partir. Et je ne parle pas de la province présentement, je parle de l'extérieur.

C'est une question que je vais poser à tout le monde. Je vais vous demander de vous en rappeler quand les grands messieurs vont venir tantôt. Moi, je suis étudiant. Je n'ai pas d'enfants. Qualité de vie : appartement, très, très cher. Très difficile pour les étudiants. Emploi : Salaire minimum. Il n'y a pas grand-chose d'autres. La CADEUL, qui représente tous les étudiants de l'Université Laval, se bat depuis un an pour faire en sorte que la passe de transport en commun soit gratuite pour les étudiants. Ça signifie un surplus de 45 \$ par mois, ce qui n'est pas négligeable pour quelqu'un qui paye un appartement à 250 \$ et qui essaye de ne pas dépenser pour l'électricité. Question : Est ce que le fait de payer plus cher l'école, de payer plus cher les appartements et de payer notre passe d'autobus, ça mérite qu'on soit à Québec pour faire notre scolarité?

Moi, je viens de la région de Montréal, la Rive-Sud de Montréal. Donc, pour moi, m'approcher de ma famille, ça serait de retourner à Montréal. Quoique, je suis de moins en moins certaine que ça serait vers cette région-là que j'irais. Tant qu'à partir, peut-être que je partirais à l'extérieur du Québec. Pour ce qui est de mon choix d'être à Québec, c'est mon conjoint qui a trouvé un emploi avant moi, puis qui assure les revenus. J'attends un enfant. J'ai besoin de cette sécurité-là puisque j'aimerais être à la maison avec mon enfant pour au moins la première année de sa vie. Je trouve qu'au Québec, quand le salaire d'un des parents manque, ce n'est pas suffisant pour faire vivre l'ensemble de la famille. On n'a pas non plus le support des gouvernements pour qu'un des parents reste à la maison. Je trouve que c'est très important les premières années de vie de nos enfants. Que ça soit la mère ou le père qui décide de rester. Faudrait qu'on puisse avoir un choix. Aussi, puisqu'à Québec, certains emplois sont peut-être moins rémunérés, ça pourrait donner le goût à certaines familles de s'exiler ailleurs pour avoir un meilleur revenu familial pour permettre justement à un parent de rester à la maison.

Moi, je viens de Montréal et, contrairement à ce que d'autres ont dit, je trouve que c'est très peu cher ici. Probablement que quelqu'un de Toronto dirait que Montréal est très peu cher. C'est une question de perspective.

La vie familiale

Aussi, la qualité de vie qu'on va avoir là-bas. Ici, c'est sûr que c'est agréable, on a une belle qualité de vie culturelle, avec des espaces verts, mais je trouve que ce n'est pas une ville avec des jeunes familles. Des enfants, il n'y en a pratiquement pas. Des lieux pour les familles, il n'y en a pas. L'autre fois, j'étais à Sainte-Foy. J'ai été reconduire en voiture mon chum qui s'en allait pour un cours de trois heures. Je ne voulais pas retourner chez moi. J'avais ma petite fille, et je ne savais absolument pas où aller, à part dans un centre d'achat. Il n'y a pas de lieux où j'aurais pu aller avec mon enfant, où je n'aurais pas dérangé. Dans un petit café? Si ma fille pleure? Non. À la bibliothèque? Non. À la piscine? Je n'avais pas son costume de bain. Je ne savais pas où aller. Ça m'a perturbée. Cela a été une prise de conscience pour moi. Donc, j'aimerais aller dans un endroit où les familles sont accueillies. Au début à temps partiel, ensuite à temps plein. À Rimouski, possiblement, je vais pouvoir travailler pour une petite entreprise, qui va me prendre un 20 ou 30 heures, qui va me donner un salaire quand même agréable. Je pense que je vais être mieux là-bas. D'ailleurs le marché est très ouvert à Rimouski en ce moment.

Il y a juste une chose sur laquelle je voudrais revenir : élever les enfants. Je trouve que, de ce temps-ci, on régresse à ce niveau-là. Quand j'entends que la mairesse Boucher branle dans le manche pour faire un stade de soccer pour nos jeunes. Je pense que ça ne donne pas le goût d'élever nos enfants ici. Parce que, dans un sens, nos enfants ont besoin de bouger. Déjà à l'école, on leur coupe leurs heures d'éducation physique. Ils ont besoin de ces installations-là. Ça fait trois ans que ça niaise. On est en train de donner ça à des établissements privés qui ont déjà suffisamment d'argent pour se les faire eux-mêmes. En plus, ça ne sera pas accessible à tout le monde. Je pense que là-dessus, il y a un gros travail à faire. Peut-être que justement c'est politique. C'est depuis novembre que ça régresse. Je ne sais pas s'il y a un lien.

On parlait qu'il n'y a rien à faire à Québec pour les familles. Le zoo, moi, j'avais ma passe. Là je vais aller où? À l'aquarium? Me promener à moitié en-dedans, à moitié dehors. Je trouve qu'à ce niveau-là, depuis un an environ, on régresse beaucoup, on a de la misère. Toutes les villes au Québec ont leur stade de soccer, ont leur espace vert pour faire courir les enfants. Ici, à Québec, ça fait trois ans qu'on attend et on ne l'a toujours pas.

Ce que je trouve dommage dans la région de Québec, c'est le manque de diversité d'activités pour nos jeunes. Sur la Rive-Sud de Montréal, j'ai toujours eu un très grand choix d'activités sportives et d'activités culturelles, choix que je trouve moins grands dans la région de Québec. Je trouve aussi que c'est plus difficile pour nos jeunes en ce qui concerne le transport en commun. Je trouve que Québec est vraiment en arrière par rapport à plusieurs régions, notamment tout ce qui est autour de Montréal. Montréal, c'est sûr qu'avec son métro, c'est génial pour circuler. Puis à Montréal, également, lorsqu'on habite sur la Rive-Sud, c'est très facile de se rendre au centre-ville sur les heures de pointe. Ce qui est à considérer. Tandis qu'ici, je ne connais pas beaucoup de gens qui vont choisir, en étant sur la rive sud, de prendre le transport en commun pour se rendre au centre-ville de Québec. Une fois qu'ils ont un emploi, les gens vont préférer avoir une voiture, plutôt que d'utiliser le transport en commun.

Ça fait huit ans maintenant que je suis ici. Je suis militaire et je pourrais quitter Québec peut-être à cause de mes fonctions. La seule chose que je déplore de Québec, c'est les garderies. Cela a pris un an et demi à trouver

une garderie. Cela a eu beaucoup de répercussion sur nos emplois. Je ne sais pas si c'est à Québec, ou au Québec, mais bref, est-ce que je vais avoir d'autres enfants? D'après moi, à Montréal, j'aurais eu plus de facilité à trouver une garderie.

Moi, je suis née à Québec. J'ai grandi ici. J'ai toujours vécu ici. Toute ma famille est ici également. Pour moi, c'est très important de vivre près de ma famille. Si, par exemple, je devais aller ailleurs pour travailler ou pour étudier, et bien je reviendrais toujours ici parce que mes racines sont ici. Même pour élever mes enfants, ça va être important de les élever dans un endroit où j'ai vécu, dans mes racines. C'est sûr qu'il y a peut-être mieux ailleurs, mais il y a pire aussi. C'est important les racines, vivre près de notre famille, près de notre milieu. C'est sûr qu'il y a évidemment mieux ailleurs comme qualité de vie, mais Québec ce n'est pas si pire en termes de qualité. Donc, je resterai toujours à Québec.

On parle beaucoup des problèmes des gouvernements depuis tantôt, mais moi ce que je trouve déplorable à Québec c'est les entreprises face à la famille. À Québec, c'est vu comme un fardeau pour une entreprise d'avoir une femme enceinte. Une femme enceinte qui veut se trouver un emploi a de la misère à en trouver un. Les employeurs ne veulent pas l'engager parce que, évidemment, elle va prendre ses congés de maternité. Mais même après ça, une fois l'enfant né, ça pose encore un problème. Ils veulent une personne qui va faire beaucoup d'heures supplémentaires, qui va être capable de donner du temps. Mais il y a aussi la famille. Ça ne semble pas du tout préoccuper les employeurs à Québec. Tout ce qui compte, c'est le profit immédiat. Les entreprises ne semblent pas se préoccuper que ces enfants-là, dans le futur, vont devenir leurs clients.

La région d'origine

Moi, je suis native de La Malbaie, dans Charlevoix. Je suis venue à Québec pour les études parce qu'à l'époque il n'y avait pas de cégep là-bas. La Malbaie, c'est à une heure et demie d'ici. Mon noyau, il est là-bas. Je ne voudrais pas m'éloigner à plus d'une couple d'heures de La Malbaie parce que j'aime pouvoir y retourner. Ma famille est restée là-bas, et c'est important pour moi d'être proche. Ici, j'ai tous les avantages de la ville et j'ai l'avantage aussi d'être proche de mon noyau et de pouvoir y retourner souvent. Pour moi c'est quelque chose de très important. C'est pour ça que je veux rester à Québec.

Se lancer en affaires

C'est qu'il y a beaucoup de monde qui ont peur parce que, rien que de se partir en entreprise, tout dépendant c'est quoi, c'est un 10, 15, 20, peut-être 100 000 \$ en partant. Il faut que tu l'aies au début cet argent. Un de mes chums a une boutique sur la 1^{re} Avenue à Québec. Au début ça ne fonctionnait pas fort son affaire. Il a commencé à faire de la promotion, mais ça lui a coûté cher. Beaucoup de monde aurait dit : « Regarde, j'arrête ça là. Je vais me retrouver un emploi. Je vais avoir mon petit coussin, et ça va être correct. ». Le monde aussi a peur du changement. Pas un manque d'appui, mais plus un manque de confiance. Il faut avoir du *guts* en maudit pour se partir une entreprise. Par exemple, une personne qui veut se partir en entreprise, s'il y a du monde qui l'encourage, c'est sûr qu'elle va s'essayer. Il y a beaucoup de monde qui voudraient se partir en entreprise, mais qui ne le font pas à cause de la peur. Aussi, il y a beaucoup de monde qui ont peur de travailler. Comme

moi, j'ai encore deux emplois. Au fond, c'est juste de performer. C'est dur de faire un nom à l'entreprise. Une entreprise qui a un bon nom, ça prend des années, des années à faire. Parfois de 20 à 25 ans.

J'ai des amis qui se sont partis une boutique de lutherie sur la rue Saint-Jean. Très difficile. L'appui financier est là, ils ont fait affaire avec Jeunes entrepreneurs. Ce qui manquerait : appui publicitaire, sensibiliser les gens à acheter local, à acheter québécois, principalement. Si possible dans les épiceries, si possible dans les boutiques. Afficher le plus possible quand c'est fait québécois. Ce sont des petites choses qui font en sorte que les gens achètent plus chez nous, donc encourage l'entrepreneuriat, donc encourage les gens à s'impliquer et à rester.

Du côté du commerce, justement dans le commerce de la mode, je vais être un petit peu plus négative face à la région de Québec. Si je voulais m'ouvrir quelque chose ici, ça serait de carrément me tirer une balle dans le pied. Moi, c'est sûr que c'est le domaine de la mode des jeunes âgés de 15 à 35 ans. Je l'ai vu quand je travaillais dans les boutiques, c'est un domaine qui est très difficile. Non seulement pour vendre, mais parce que la clientèle n'est plus là. Présentement mes clients sont des gros de la région de Québec. Eux aussi ils ont un département énorme dédié aux jeunes âgés de 15 à 35 ans et, face à ça, ils ont de très grosses difficultés.

Pour bâtir une région, ça prend des gens. Il faut arrêter de mettre tout sur le dos du gouvernement : c'est lui qui est responsable, c'est le maire de la ville qui est responsable. Le responsable c'est tout le monde. Pour partir une *business*, ça prend du front. Ce n'est pas compliqué. Il faut arrêter d'avoir peur. Qu'est-ce qui se passe à Québec? Je dirais que ça stagne un petit peu. Moi, je viens du Saguenay-Lac-Saint-Jean. Je dirais que ce sont des régions qui se ressemblent énormément. Je suis représentant. J'ai l'occasion d'aller un peu partout. Je suis allé en Beauce. La Beauce c'est toujours un exemple d'entrepreneuriat. Justement, les gens ont du front là-bas, mais il faut regarder comment la région est construite. Y-a-t-il quelque chose en Beauce qui s'occupe des gens? Y-a-t-il de l'argent qui va leur tomber dans les poches? Il n'y a pas de gouvernement. Il n'y a pas d'Alcan, d'Abitibi-Price, qui vont leur donner une job à 70 000 \$ avec un secondaire cinq. Moi, je trouve que ça n'a pas d'allure, mais au Saguenay-Lac-Saint-Jean, c'est de même. J'ai un bac et j'ai bien de la misère à gagner ce salaire-là. Finalement, ce qu'il faut faire, c'est que, plus il y a de gens qui se lancent en affaires (c'est sûr qu'il y en a qui vont se planter), plus il va y avoir d'entreprises qui vont se démarquer. Parce que c'est sûr qu'il y en a qui sont mauvais administrateurs, mais il faut quand même qu'ils s'essayent. Madame, tout à l'heure, a dit que, dans la mode, c'est difficile. Si Madame croit qu'elle est capable de partir quelque chose, qu'elle a confiance en elle, qu'elle a confiance que c'est à Québec qu'il faut que ça se fasse, ça va se faire à Québec. Il y a des magasins d'envergure qui ont démarré à Québec, comme La maison Simons. Il ne faut pas que les gens se disent : « Parce que c'est à Québec ça ne marchera pas. ». Tanguay, c'est un excellent exemple. Ils sont rendus *big*, ils ont acheté Montréal, ce n'est pas compliqué.

Je trouve qu'au Québec, on n'est pas élevé avec la culture de se partir en affaires. C'est vrai que je viens de la Gaspésie, quand tu dépends d'une seule industrie, c'est dangereux que l'industrie ferme, que ce soit Murdochville, Chandler, New Richmond, où 300 personnes viennent de perdre leur emploi dans la dernière usine de crevettes. Ça prend des entreprises, ça prend de l'entrepreneuriat. J'ai eu à travailler dans la Beauce et je peux vous dire que la Beauce c'est un choc culturel pour un Gaspésien. Tout le monde veut avoir son entreprise. Les gens sont fiers de faire travailler leurs concitoyens. Aussi, quand on voit quelqu'un réussir ici on dit : « C'est un profiteur, c'est un capitaliste, y fait de l'argent. ». Peu importe, il a réussi, il a mis sa chemise sur la table. On devrait encourager ça.

Les équipements sportifs

Le soccer : j'ai joué cet automne, pour le Collège François-Xavier-Garneau, et cet été, pour le provincial. Toutes les parties, à part les parties locales, étaient à Montréal. J'ai vraiment réalisé que les emplacements à Montréal sont mieux qu'à Québec. On n'a aucun édifice intérieur pour jouer du onze contre onze, tandis qu'à Montréal, ils en ont environ cinq ou six, peut-être plus. À Québec, on en a seulement deux, dont un à l'Université Laval. On est vraiment en dessous de Montréal par rapport aux activités sportives.

Moi, je viens du Lac-Saint-Jean. Finalement, on est retournés là-bas et l'on s'est rendus compte que la majorité du monde ne travaille pas parce qu'il n'y a pas d'emplois. Tu ne peux pas étudier parce qu'il n'y a pas d'écoles. À moins que tu quittes le Saguenay. Les activités, c'est pareil, tandis qu'ici, à Québec, c'est sûr qu'il y en a plus, mais il y a des améliorations à faire, comme les terrains de soccer. Présentement, il y en a un à Beauport qui vient d'être construit, mais encore là, ce n'est pas assez. On veut que les jeunes fassent du sport, mais ils ne veulent pas investir.

On parlait tantôt des aménagements sportifs. J'habite présentement à Lorretteville. À toutes les nouvelles saisons, je reçois le pamphlet des sports communautaires qui sont organisés autant pour les enfants que pour les adultes. Je trouve que le programme est très varié. Les prix sont très accessibles également. Je pense que c'est quand même assez facile dans mon quartier. Je fais du ski, je fais de la raquette et je fais de l'escalade. Je trouve qu'ici on a la chance justement de pouvoir vivre ça et de pouvoir le faire vivre à nos enfants, à des prix moindres qu'à Trois-Rivières, parce que je viens de là-bas.

Il y en a qui se plaignent des installations sportives. C'est sûr qu'à Montréal, il doit y avoir de beaux sites de soccer, mais pour le plein air, à Québec, on peut jouer au tennis un peu partout gratuitement l'été, faire du ski de fond, tout ne coûte pas cher. Cependant, je pense qu'il y a quand même place à l'amélioration. C'est vrai que la population de la ville de Québec est vieillissante. C'est très conservateur. Il y a des projets économiques qui ont de la difficulté à partir, mais on peut quand même faire quelque chose d'extraordinaire avec la ville de Québec.

Les valeurs communautaires et sociétales

On a abordé les thèmes de sphère économique, de performance, de productivité, de consommation, mais je considère qu'on est encore plus que ça. Je trouve qu'il faut considérer, en plus de la bulle familiale, la société au sens large dans laquelle il y a d'autres valeurs, par exemple, les valeurs communautaires, qui ne rapportent pas nécessairement de l'argent, mais qui rapporte une richesse en dedans, notamment en favorisant des projets de jardins communautaires. On a appris dernièrement que la mairesse Boucher n'a pas voulu mettre de l'argent pour ouvrir une maison d'accueil des immigrants et immigrantes. Je trouve ça vraiment déplorable. Qu'est-ce qu'on fait du don de soi, du partage, de l'ouverture sur le monde. Je pense qu'il faut qu'on se pose des questions sur notre individualisme. Moi, je vais avoir bientôt un bon emploi. Je vais être plombier. Mais en même temps, je trouve ça important de rester connecté sur notre milieu et pas seulement par rapport à l'économie. Je trouve ça important de faire du bénévolat, de s'ouvrir sur les gens qui ne travaillent pas nécessairement. Il y a

beaucoup de préjugés vis-à-vis des sans-emploi. Mais il y a des centaines de situations différentes qui font que les gens n'ont pas d'emplois, qu'ils vivent de l'aide sociale.

La diversité culturelle

Je viens de la région du Bas-Saint-Laurent, à la frontière du Nouveau-Brunswick. Une des raisons qui m'a fait venir en ville, c'est le fait que je m'attendais à une grande ouverture d'esprit, à l'acceptation des différences, à la diversité culturelle. J'ai franchement été déçue par Québec, par la ville de Québec. Mon frère et moi avons voyagé, pas beaucoup, mais assez pour voir, pour se rendre compte qu'ici les gens se disent ouverts, mais, qu'en réalité, ils sont bourrés de préjugés en ce qui concerne la race et l'homophobie. J'entends toutes sortes de commentaires. Je suis en soins infirmiers et j'entends tout le temps des commentaires racistes, des commentaires sexistes, des commentaires homophobes.

L'immigration, on s'en plaint beaucoup, mais si l'immigration n'était pas là, la langue et la culture québécoise ne seraient pas préservées, car avoir des enfants ici, ça n'a pas l'air d'une priorité pour personne. Je ne sais pas encore si je vais rester ou partir de la région de Québec, de la province ou du pays, mais c'est sûr que si je reste, si j'ai un point d'attache ici, si je veux éduquer les valeurs qui sont importantes pour moi à mes enfants, je vais devoir aller voyager à travers le monde. Ce n'est pas une question d'appartenance pour moi, parce que de la famille, je n'en ai pas beaucoup. Ce n'est pas ça qui va me retenir dans un pays ou dans un autre. C'est plus le fait qu'ici les gens ne s'acceptent pas. Ils ne sont pas capables de régler leurs problèmes. Ils se plaignent beaucoup, mais ils n'agissent pas, comparativement à ailleurs, comme en Europe.

L'immigration

Rester? Peut-être que non, parce que lui aussi veut étudier en informatique. Il va probablement partir pour Montréal, et moi aussi. Donc, on ne sait pas trop. Peut-être que plus tard on va se ramasser ailleurs dans le monde. On parlait de la mairesse Boucher et des personnes en migration, c'est pitoyable. On chiale qu'on veut les accueillir, mais on leur ferme la porte au nez.

Notes fragmentaires

Une déficience du système a malheureusement empêché l'enregistrement d'une partie du Forum. Par contre, des notes sommaires et sténographiques avaient été prises et on les retrouve ci-après. Elles portent sur les moyens d'améliorer la situation des jeunes dans la région.

- Il faut améliorer la situation financière des jeunes;
- Transport en commun – RTC – bas tarif – faciliter accès à l'école – augmenter les parcours;
- RTC – Sherbrooke – universitaire – gratuit;
- Les loyers – plafond des loyers;
- Dynamisme – quartiers se développent – Saint-Roch au détriment d'autres quartiers (ex : Limoilou, 18^e et 7^e Avenue);
- Avenue des Pins – dynamiser – épicerie fine, petits cafés;
- Où aller avec les enfants?

- Maisons se rénovent autour;
- Subventions – Rénovations maisons;
- Revitalisation maisons – concours maisons fleuries;
- Pas juste les sports – mais il y a du culturel – Le Patro – les faire connaître;
- École de cirque – dispendieux;
- On fait p'tit peuple;
- Ville de Québec – ville piéton – Europe beaucoup;
- On a perdu le zoo – pas privé;
- Garderies – au sein du travail;
- Meilleures écoles – cégeps, universités;
- Plus cher pour les gens qui viennent de l'extérieur, plus de prêts – les écoles ne coûtent pas très cher;
- Plus droits à la scolarité – plus de qualité enseignement;
- Développer les sports – à 5 ans – les parents doivent motiver – il faut aller dehors – les parents ont leurs responsabilités;
- Difficile pour une entreprise à Québec – on n'a pas envie de prendre l'avion à Québec;
- Dynamisme – meilleur salaire – responsabilité personnelle;
- Les thèmes ne sont pas indépendants – mêler les projets avec les idées – train, aéroport – pas ville créative;
- Dynamisme et le savoir;
- RTC – ne pas investir dans les grands projets – urbanisé vers l'ouest (ajustement par rapport à 20 ans) – revoir les circuits – métrobus pas suffisants;
- Sport – plus ou moins bien – Stade soccer;
- Fonction publique – capitale provinciale – conserver nos acquis – accroître – 7 = ministre ne demeure pas à Québec;
- Donner identité à la ville – innovation – optique – incitatifs fiscaux – Université Laval, savoir – promotion sur Québec;
- Famille – logements abordables;
- Meilleure conciliation Travail/famille – CPE en milieu familial;
- RTC – plus d'autobus – meilleure attitude par rapport aux enfants – améliorer par rapport à rive sud et banlieue;
- Faire connaître nouvelles entreprises – consommer *Made in Québec*;
- Accessibilité d'emploi;
- Favoriser l'immigration et le bilinguisme;
- Aider les jeunes familles – études supérieures – diminuer charges financières;
- Les décideurs – sont où les jeunes?;
- Festival des trois Amériques;
- Envol et Macadam – à l'échelle du Québec – marketing par rapport au multiculturalisme et les projets par rapports à cela;
- Tourisme oui – Immigration non
- Politique – sensibiliser – pas au courant – les jeunes – si vont pas voter, pas d'argent;

- Environnement – Toronto – ici, rien – sur Saint-Jean pas de recyclage;
- Surqualification – arabes – doctorat – reconnaître leur diplôme – retourne dans leur pays – mauvaise pierre;
- Coût de la vie – éducation ok – salaire doit être approprié;
- Sports – plus popularité – si on avait les meilleures installations, serait mieux – les plus jeunes – s’activer – pas en santé;
- Immigrants – médecins – on les utilise mal;
- Reste du Canada – les diplômes sont acceptés;
- Dimanche matin – activités le dimanche – activités pour les jeunes – accès activités loisirs;
- Pauvreté – changer mentalité par rapport aux pauvres – arrêter de compter sur les gouvernements – il faut se responsabiliser individuellement;
- Alimenter sa pauvreté – valeurs communautaires;
- Saint-Roch – pauvreté démenagée;
- Dynamiser la région – souder marché du travail du Québec – mode, il manque de main-d’œuvre – dans la région, qu’est-ce qu’il nous faut pour que les gens restent ici;
- Portrait clair des possibilités d’emploi;
- Environnement – ça suffit – sacs noirs et verts – offrir gratuitement sacs pas en plastiques;
- Plus promouvoir éducation – beaucoup de décrochage scolaire;
- Prêts – rendre les personnes admissibles – les parents ne paient pas toujours même si empêchent les jeunes d’avoir de l’argent;
- Fonction publique – examens pas jeunes;
- Organismes sociaux, pauvres;
- Environnement – plus de places vertes pour la communauté;
- Dynamisme – diversité – société belle et en santé – riche de toutes ses sphères – éducation : encourage jeunes à s’impliquer, faire sport;
- RTC – promouvoir le vélo – beau sport, bon moyen de transport – rester en santé, autonomie – il manque de pistes cyclables à Québec – respect des cyclistes par rapport aux automobilistes;
- Loyer – plus de coop d’habitation;
- Sport – plaines – pleins d’espaces verts – moins de bureaucratie – plus de jardins communautaires;
- S’ouvrir aux immigrants qui peuvent nous enrichir – on n’a pas les infrastructures pour développer leur accueil;
- Russie – 11 ans là-bas – difficile la survie là-bas – 100 \$ par mois pour vivre, avec arrière-grands-parents – 50 \$ pas médicaments – ici qualité de vie meilleure qu’en Russie; Beau-père : Québec – sa mère : Russe – il l’a aidé à s’intégrer – vie sociale ici;
- Roumanie – pas support – cours d’ingénieurs – techniciens – les gens ne font pas l’effort de la comprendre – manque de respect;
- Faire groupes de parrainage pour immigrants;
- Frais de scolarité;
- Écoles – cours d’histoire – important;
- Développement économique;
- Bilinguisme enseigné à même les entreprises;

- Crise de logements – coop et logements sociaux;
- Dynamisme – parc qui se fait collectivement – plus vite que le gouvernement;
- Apprendre à pêcher au lieu de nourrir les gens;
- Pauvreté – intéresser les gens à continuer les études – moins de pauvreté – moins de personnes qu'on doit payer;
- Immigrants – moins de racisme – les gens sont pauvres mais vivent bien;
- Sports;
- Parents – élèvent des jeunes – être enceinte handicap – conciliation Travail/famille;
- Sexistes – on veut que les gens travaillent mais on n'accepte pas que les jeunes aient des enfants;
- RTC – dans les banlieues – Cap-Rouge/Val-Bélar/Lac Saint-Charles/Saint-Augustin/Ancienne-Lorette;
- Accentuer Taxi-bus;
- Immigration – Montréal = 20 % - Toronto = 50 % - I voisin – le convertir;
- Afghanistan : 2 \$ par jour – ouvrir les mentalités;
- Remercier les organisateurs du Forum qu'il peut s'exprimer;
- Il faut créer du rêve lucide et réaliste – *sky is the limit* – *Think big* (ex. : Moncton – Rolling Stones – Winnipeg – stade);
- Aller travailler dans ses passions – société du Québec meilleure;
- Meilleur de ce que tu fais – meilleure job;

ANNEXE 3 : ALLOCUTION DE DAVID DESJARDINS, RÉDACTEUR EN CHEF DE VOIR QUÉBEC

Je vais vous faire une confidence : j'aime Québec.

Je sais, avec toute l'excellente publicité dont jouit notre ville depuis quelques années, d'un scandale de prostitution juvénile qui vire au lynchage public jusqu'à l'élection de députés conservateurs en passant par la férocité de nos vedettes radiophoniques, il est presque devenu gênant de professer son amour pour la capitale du Québec.

D'autant qu'en ce qui me concerne, je pourrais facilement vivre ailleurs. J'ai déjà vécu à Montréal, que j'ai bien aimée, et je pourrais m'établir dans plusieurs grandes villes américaines, canadiennes ou françaises. Je pense à New York, Toronto, Paris ou Toulouse. N'empêche que peu importe où me mènera la vie, j'aimerai toujours cette ville. La mienne. Québec est comme un tatouage sur mon âme.

Mais comme pour toutes les histoires d'amour, l'objet de ce sentiment n'est cependant pas parfait. J'aime, mais je n'idéalise pas. Au contraire. Je critique parce que j'aime.

En fait, si on veut s'adonner à l'exercice le plus populaire chez nos amis Montréalais depuis quelques années, qui est de trouver des défauts à Québec, la tâche est plutôt facile. Esprit de clocher, médias locaux en déclin, diversité ethnique quasi inexistante, etc. Cela suffit à plusieurs pour classer Québec dans la colonne des villes de seconde zone qui ne peuvent souffrir la comparaison à la métropole.

Mais voilà, Québec n'est pas la métropole, et plutôt que d'en être gêné, plutôt que de s'arrêter à ses défauts et à des comparaisons qui la desservent, il serait peut-être temps que sa population s'interroge sur ce que cette ville recèle de merveilleux, de pratique et de beau.

Cela ne veut pas dire qu'il ne faut plus la critiquer, qu'il faut cesser de nous observer en nous demandant ce qui, parfois, effectivement, ne tourne pas rond chez-nous. Cela veut seulement dire que cette ville, si elle a honte d'elle-même et que les seuls à en vanter les mérites sont des retraités qui en apprécient le calme et la douce tranquillité, il ne faudra pas se surprendre que la jeunesse ne veuille plus y vivre, et que ceux qui y sont nés la quittent.

Vous avez pris connaissance des résultats des groupes de discussion ce matin. On y parle de plusieurs aspects de la ville, de ses pôles d'attraction sur lesquels je reviendrai plus tard. De mon côté, ce qui m'a frappé dans tout cela, c'est un commentaire de ceux qui dirigeaient ces groupes.

Il s'agit d'une constatation qui dresse le portrait général de ce qui se dégage des discussions. Un commentaire sur un argument qui n'est jamais mentionné où que ce soit par qui que ce soit dans les groupes, et ici je cite le document : la qualité du leadership régional n'est pas citée du tout par les participants. Des aspects généraux comme une ville de création, dynamique, d'avant-garde n'apparaissent à aucun moment dans le vocabulaire de nos jeunes. La ville inventive et innovante ne semble pas notre lot.

C'est donc dire que ce qui se dégage de la discussion qui concernait les points forts qui font qu'on aime vivre à Québec, c'est la qualité de vie, la sécurité et les grandes fêtes. Donc, pour citer le dossier à nouveau : cela dégage une impression diffuse de paradis immobile, avec les effluves d'une certaine torpeur.

Disons que cela va dans le sens de ce qu'affirmait l'historien M. Jean Provencher à son homonyme dans le journal *Le Soleil* cette semaine, soit que Québec est un brin dépressive.

Quoique je n'irais pas jusque là. Disons qu'elle est trop confortable. Et disons que ce confort est à la fois un avantage et un inconvénient pour cette ville. Un inconvénient parce que ce confort endort, il est le contraire du dynamisme nécessaire pour que Québec ne sombre pas dans le provincialisme débilisant qui la guette déjà.

Il faudra donc trouver une forme d'équilibre entre ce confort et le dynamisme souhaité par le marché du travail.

Et les solutions à cet équilibre, entre mouvement et calme, entre action et passivité, vous ne les trouverez pas chez les gouvernements, encore moins à la mairie, et pas plus dans les préoccupations des *babyboomers* qui, eux, aspirent justement à ce calme.

Cet équilibre, ce contrepoids, c'est dans les mains des générations montantes qu'elles se trouvent.

Dans nos mains.

Déjà, des entreprises comme Ubisoft, des organismes comme l'École nationale d'administration publique ou autres ont compris qu'il y avait non seulement ici une main d'œuvre qualifiée, mais aussi une ville à dimension humaine, une volonté de bien vivre, en équilibre entre le travail, la famille, la culture, le sport et les loisirs. Et pas seulement qu'une ville de fonctionnaires qui se retirent dans leurs terres de banlieue à la brunante.

Il m'apparaît évident qu'à une époque où on assiste à un important questionnement sur les valeurs qui touchent à ce genre d'équilibre, alors que de plus en plus de gens cherchent à reprendre possession de leurs vies, à ne plus passer le plus clair de leur temps libres sur la route entre le bureau et la maison, une ville comme Québec devrait justement miser sur cette dimension humaine pour attirer dans son giron des entreprises qui, elles aussi, on a pu le voir dans les reportages du *Journal de Québec* sur la génération Y, tendent à changer d'attitude envers leurs employés, puisqu'ils comprennent que le bonheur de ceux-ci influence leur travail, et donc les bénéfices que l'entreprise peut en retirer sont inestimables.

Évidemment, ces entreprises ne font pas de cadeaux. On reste dans la logique capitaliste qui consiste à rendre l'employé le plus productif possible. Mais si cette productivité passe désormais par la qualité de vie des employés, entendons-nous pour dire qu'une ville comme la nôtre pourrait prendre des airs d'eldorado.

Aussi, on ne mesure plus toujours la prospérité et la compétitivité d'une ville de la même manière qu'on le faisait autrefois. Ce qui compte aussi désormais, c'est sa créativité, créativité qui passe par le mode de vie, par l'environnement dans lequel nous évoluons, tout ce qui est en dehors du produit intérieur brut si vous voulez.

Plusieurs d'entre-vous ont sans doute entendu parler de l'indice Florida, qui prend la mesure de la prospérité d'une ville en se basant sur son rendement économique, mais aussi sur ce que le chercheur M. Richard Florida, d'où le nom de la chose, appelle **indice bohémien**, qui mesure le nombre d'artistes qui évoluent dans cette ville. On y mesure aussi l'indice **mosaïque**, qui témoigne de la multiethnicité d'une agglomération. Et aussi, l'indice pôle technologique, lié à l'exportation de services ou de biens associés à la haute technologie, qu'il s'agisse d'informatique, de pharmaceutique ou d'avionique par exemple.

Ce qu'on y remarque, et qui prend une dimension capitale chez-nous, c'est l'importance de l'indice bohémien.

L'importance de la culture dans une ville, au même titre que le sport, soit-il professionnel ou participatif, ce sont des choses que les entreprises considèrent de plus en plus, car comme je vous le disais, elle font partie de ce qu'il faut à une population pour qu'elle soit vraiment dynamique. Car le dynamisme passe par l'épanouissement physique, intellectuel, et par extension, professionnel.

Cela ne va pas mal en ce sens à Québec, mais soyons prudents.

Ce traître confort dont je vous parlais plus tôt, il peut aussi nuire au développement de cette ville. Parce que pour qu'une ville vive, qu'elle profite vraiment des avantages qui lui sont offerts, mais surtout, pour qu'elle avance, qu'elle évolue, il faut la faire bouger.

Ici, nous sommes particulièrement bons pour chialer, pour pleurer nos impôts disparus dans tel ou tel projet, mais qui bouge? Qui fait avancer les choses?

Quand on vote pour des politiciens sans programme, dont la seule ambition est de faire du ménage, cela en dit long sur l'importance que prend notre confort. Quand on calque le dégoût de quelque animateur de radio inculte pour signifier qu'on n'appartient pas à un monde qui place la culture dans ses priorités, qui souhaiterait un désengagement de l'état en ce sens, on oublie que cet argent va au delà des quelques théâtres que l'on méprise parce que c'est de bon ton.

Et enfin, quand on attend toujours que les projets viennent des autres, que les politiciens sauvent nos institutions à notre place, que les villes soient entretenues pour qu'on ne puisse qu'en profiter, sans jamais y mettre son grain de sel en se disant qu'*anyway*, on paye des taxes et des impôts pour ça, on ne peut pas se plaindre que sa ville est morne, plate et ennuyeuse. Et alors, on n'a que soi-même à blâmer.

Quand la programmation du Festival d'été de Québec ne semblait plus convenir à un public plus curieux, plus alternatif et que les journalistes comme moi chialaient à s'en faire péter les glandes lacrymales, d'autres bougeaient.

Ils ont créé le Off-Festival d'été. Avec un budget ridicule, ils ont donné un véritable coup de pied au cul du Festival, et en lui faisant un peu de concurrence, ils ont élargi la fête, ils sont venus eux-mêmes combler le manque. Cela a forcé – bien qu'ils ne l'admettent pas – le Festival d'été à revoir sa programmation, cela a créé

du dynamisme, et c'est l'exemple parfait de gens qui étaient insatisfaits de l'état des lieux et qui ont pris les mesures nécessaires pour que cela change.

Autre exemple.

Quand M^{me} Chantal Lachance et M. Patrice Drouin ont créé GesteV gestions d'événements, il y a presque 15 ans, ils sont venus combler un autre manque, concernant les événements sportifs. Plutôt que d'attendre, ils sont venus offrir des services de gestions d'événement pour une catégorie de sports qui connaît de très nombreux adeptes aujourd'hui, comme le vélo de montagne et le snowboard. Depuis, ils ont élargi leur champ d'action, et ce sont eux qui sont derrière l'organisation des Fêtes de la Nouvelle-France, du Vélirium, qui est l'une des plus grandioses activités sportives à Québec, et aussi, récemment d'un truc comme le Red Bull Crashed Ice.

Non seulement cette compagnie sortie de nulle part, si ce n'est du désir de mettre Québec sur la mappemonde du sport, est-elle devenue une référence mondiale en matière de gestion d'événements, mais elle profite à la capitale en générant un tourisme actif, qui ne vient pas que profiter de la belle vue, mais qui vient profiter de son expertise aussi.

Tout ça pour dire que le dynamisme économique et culturel, ça ne tombe pas du ciel. Ce n'est pas uniquement question de subventions, mais bien avant elles, d'initiatives.

Et oui, c'est bien beau la qualité de vie, mais ça ne suffit pas d'en profiter. Il faut aussi l'alimenter. La ville idéale n'apparaît pas comme par magie.

De même que l'avenir de la cité dans la Grèce antique dépendait de l'implication des citoyens à la vie démocratique, celui d'une ville moderne comme la nôtre demande qu'on se bouge les fesses de nos divans et qu'on agisse.

Cela veut aussi dire qu'il faudra se battre un peu pour tendre vers cet idéal.

Les discours sur l'hégémonie montréalaise, c'est populaire, ça excite les gens, mais cela participe aussi à intensifier le complexe que l'on entretient envers la métropole.

Québec n'est pas Montréal, et pour plusieurs raisons, c'est une bonne chose.

En fait, on peut parler d'un compromis enviable, pas en tous points, certes. Mais disons qu'on est loin de la catastrophe que nous présentent parfois certains analystes.

Cependant, pour conserver l'équilibre nécessaire à ce compromis qui permet d'avoir une ville sans les désavantages structurels et logistiques d'une mégapole, pour conserver le privilège de vivre dans un endroit où la vie culturelle est à ce point riche, malgré qu'il n'y ait qu'un peu plus d'un demi-million de personnes dans l'agglomération, il va falloir commencer par en profiter, par lui donner l'oxygène dont elle a besoin : notre présence.

En ce sens, l'exemple du Jardin zoologique de Québec est plutôt éloquent. Bien sûr, le braquage de M. Michel Després et de ses collègues libéraux témoigne de l'image d'inflexibilité que veut se donner le gouvernement Charest, et on peut le lui reprocher. Bien sûr, beaucoup de gens de la région ont l'impression que les politiciens locaux, comme M^{me} Andrée Boucher, et aussi les nouveaux députés conservateurs du fédéral n'ont pas su répondre à la pression populaire. Mais la meilleure des pressions populaires, c'est encore de profiter d'une infrastructure à laquelle on tient. Et cela, non pas seulement quand elle menacée de fermeture. Évidemment, il y a eu des erreurs dans la promotion, des gaffes monumentales depuis le début de ce projet. Mais si les dizaines de milliers de personnes qui ont signé les pétitions pour la sauvegarde du Jardin zoologique de Québec l'avaient visité deux ou trois fois par année avec leur famille, nous n'en serions pas là.

Il en va de même pour les théâtres, les fêtes populaires, les festivals et les événements sportifs.

Aussi, quand je parlais de nous battre, je ne voyais pas que contestation ou action politique, mais l'idée de prendre possession de cette ville, d'en profiter pleinement.

À une époque d'individualisme où notre vécu collectif tient plus souvent du fait que nous regardons les mêmes émissions de télé, mais dans ce que M. Alain Souchon décrivait comme notre ultramoderne solitude, c'est un défi que l'on devrait se lancer. Vivre ensemble, profiter ensemble de ce qui s'offre à nous. Quand Québec sera cette ville qui veut, qui ne fait pas que demander, mais qui agit, quand ses citoyens s'approprieront vraiment la ville, qu'ils sortiront de cette logique réactive pour entrer dans cette logique, même si je déteste ce mot, proactive, alors les industries locales qui craignent aujourd'hui un manque de main-d'œuvre se bousculeront pour s'y installer. Pourquoi? Parce que la population y sera mieux disposée qu'ailleurs. Parce que ces entreprises consulteront l'indice Florida de Québec, constateront qu'on y va au théâtre, au musée, aux parties de baseball, de hockey, et qu'elles comprendront qu'elles y trouveront des travailleurs heureux. Heureux parce qu'ils ont autre chose que leur travail dans la vie.

Et Québec sera sauvée de la dégringolade démographique qui la guette. Ou plutôt, elle SE sera sauvée.

Mais bon, nous sommes ici pour nous demander, d'abord, s'il y a lieu de paniquer concernant un éventuel exode des jeunes, et ensuite, pour trouver comment l'empêcher, panique ou pas.

Disons que pour l'instant, en ce qui concerne l'emploi, cela va plutôt bien.

Avec un taux de chômage de 5,8 % contre une moyenne provinciale de 8,2 %, avec des statistiques de développement économique qui la place dans le top cinq des villes canadiennes en expansion, on a plus de chances de voir des gens converger vers Québec que de la quitter.

Mais je repense aux *focus* groupes, à ce que les participants citaient comme avantages pour vivre ici, à ce qui les motive dans le choix d'un lieu de vie, et je me dis que tous ces chiffres, que toutes ces possibilités d'emploi, elles ne sont pas parfaitement secondaires, elles ne sont pas complètement étrangères à l'affluence ou au départ de jeunes travailleurs de chez-nous, mais ce n'est pas là qu'est le nerf de la guerre non plus.

Les gens qui vivent ici aiment leur ville bien au delà de leur boulot. Au-delà même, parfois, de leurs ambitions professionnelles.

J'en suis la preuve vivante, ayant refusé des jobs extraordinaires à Montréal au cours des dernières années. En sont aussi la preuve, mes amis de la compagnie de production publicitaire Six Degrés qui ont ouvert un bureau à Montréal, figurent dans le top dix des maisons de production au Québec, mais sont toujours basés ici. Par amour de la ville. Parce que ce sont des amateurs de sport, ou de plein air. Parce qu'ils aiment Québec.

Ce que les entreprises d'ici doivent vraiment craindre finalement, ce n'est pas le manque éventuel de main d'œuvre en soi.

Ce que les entreprises doivent craindre, c'est que la ville ne perde son âme. Et peu à peu, d'échec en échec, il semble qu'on laisse sombrer Québec, qu'on la laisse devenir une carte postale pour touristes alors qu'elle est bien plus que cela.

Et ce que les entreprises doivent faire, c'est s'impliquer encore plus intensément dans les projets de cette ville. À une époque où les enveloppes budgétaires des gouvernements rétrécissent comme les bancs de neige ces jours-ci, l'avenir de l'âme des villes de taille moyenne comme Québec dépend de l'implication financière majeure d'entreprises qui souhaitent profiter de ce que Québec a à offrir.

Mais puisque je doute que les actionnaires de ces compagnies n'aient guère de soucis pour l'âme d'une ville, disons-leur simplement que cette implication aura pour effet d'y attirer les travailleurs les plus compétents. Et donc, d'améliorer leur rendement.

En conclusion

On ne peut pas être fier d'être né où on est né pour la simple raison que c'est un hasard.

Par ailleurs, on peut être fier de ce qu'accomplissent les gens dans la communauté où l'on vit. On peut être fier de voir ce qui se passe, que des gens bougent pour nous faire avancer. Mais il n'y a pas, à mon avis, plus grande fierté que celle de faire soi-même bouger les choses.

Et cela vaut autant pour les individus que pour les entreprises.

Si vous voulez être fier de votre ville, qu'elle soit plus qu'une jolie chose, si vous voulez qu'elle devienne un pôle d'attraction pour les talents de l'extérieur, il n'en tient qu'à vous. Ou plutôt, devrais-je dire, il n'en tient qu'à nous.

Il faudra rêver ce qu'on veut que cette ville devienne, mais de manière réaliste.

Il faudra mieux accueillir les immigrants, et faire vite pour trouver des solutions en ce sens. En 2004, la région de Québec accueillait à peine plus d'immigrants que celle de l'Estrie. Vous trouvez cela normal, vous?

Il faudra cesser de penser uniquement au ramassage des vidanges et au déneigement des rues quand viendra le temps de voter. Il faudra s'inventer la ville que l'on veut.

Pas seulement pour les touristes, mais pour nous. Pour qu'enfin, plutôt que de citer la tranquillité et la torpeur de cette ville comme certains de ses avantages, on en vante le dynamisme, voire même la douce folie, la joie de vivre, l'envie de ses citoyens de bâtir un projet collectif.

Mais pour cela, pour entreprendre le projet, il faudra du courage.

Il faudra se battre contre tous les empêcheurs de tourner en rond, contre tous les septiques, dont je suis parfois.

Ma question, pour finir, est donc la suivante, et c'est votre réponse qui déterminera le futur de cette ville : avons-nous ce courage?

ANNEXE 4 : COMPTE RENDU INTÉGRAL DES PROPOS DES PERSONNES-RESSOURCES

On trouvera ci-joint le compte rendu intégral des propos tenus lors du Forum par les personnes-ressources. La synthèse de ces propos se retrouve dans le rapport.

JEAN-SÉBASTIEN CHAMARD – FORUM JEUNESSE QUÉBEC

Moi, honnêtement, ce sont des choses qui ne m'ont pas frappé du tout. Rester : qualité de vie, emploi et famille. C'est effectivement la réalité des jeunes que l'on côtoie nous aussi. Pour partir, encore là, je pense que ce n'est pas nouveau. La perception d'une plus grande facilité à avoir des promotions, de faire de l'argent en partant dans d'autres régions. On parle ici de grands centres, de centres qui sont plus grands que Québec.

Le bilinguisme, ça, par exemple, j'ai trouvé ça très intéressant. Par contre, il faudrait peut-être mettre un bémol. C'est peut-être plus le fait d'aller acquérir l'anglais dans une autre région, c'est peut-être plus facile de partir en immersion quelques années, puis revenir. Le pourcentage était très, très grand pour partir. Ça c'est quelque chose qui m'a surpris.

DEIRDA McCRACKEN

Ce que j'apporte, c'est l'opinion de quelqu'un qui n'est pas de la région de Québec. Ma décision n'était pas nécessairement de partir, ni rester, mais plutôt de venir à Québec en 2004. Une des raisons alors pour venir à Québec était les études. J'ai choisi l'Université Laval pour faire une maîtrise en sciences politiques. Plusieurs jeunes de la région choisissent d'étudier à l'université de leur ville natale. Mais j'étais déjà bilingue. Je suis anglophone du nord de l'Ontario. J'ai toujours fait ma scolarité en français. Mais je dois vous avouer que je voulais venir à Québec pour améliorer mon français, notamment mon français parlé, car lorsque l'on vit dans un milieu anglophone, ce n'est pas toujours évident d'avoir des conversations en français. Et mes amis francophones, les Franco-Ontariens, tiennent souvent des discussions en anglais entre eux, car eux, c'est le contraire, veulent pratiquer leur anglais avec leurs amis anglophones. Donc, mon français parlé n'était pas perfectionné et j'ai eu la chance de le parfaire ici à Québec.

Les jeunes ont dit qu'il y avait un peu de discrimination dans le domaine de l'emploi pour les anglophones. De mon côté, je suis arrivée à Québec à la fin août 2004, après avoir passé une année en Irlande. Donc, ça faisait vraiment longtemps que je n'avais pas parlé français et j'ai réussi à trouver un emploi en trois jours. Vraiment la réaction était le contraire de la discrimination. Pour entendre des jeunes dire que les anglophones ne viennent pas ici parce qu'il y a une forme de discrimination dans le domaine des emplois, je ne suis d'accord. Par contre, je dois dire que j'ai rencontré une certaine réticence dans mes cours à l'Université Laval. Certains de mes collègues de cours ne semblaient pas contents qu'une anglophone de l'extérieur soit dans leur salle de classe. C'était peut-être perçu comme une menace. Je ne le sais pas. Tous mes collègues de cours n'étaient pas tous des amis. Surtout l'année passée, lors de la grève étudiante. J'étais parmi une très forte minorité qui était contre la grève, notamment parce que je ne suis pas du Québec et que je paye, par conséquent, des frais de scolarité plus élevés que les Québécois. Donc, j'étais perçue comme une personne de l'extérieur. Je trouve que j'ai eu

quand même de beaux moments à Québec. La plupart des amis que j'ai ici viennent de la région de l'Outaouais, de Gatineau. C'est notamment parce que la majorité d'entre eux ont étudié à l'Université d'Ottawa.

Dans la région d'où je viens les francophones ont dû se battre pour leurs droits linguistiques. Tandis qu'ici, à Québec, c'est un acquis. Il n'y a jamais eu de bataille pour dire : « On veut parler français ici ». Je pense que c'est peut-être pour ça aussi que plusieurs jeunes décident de rester ici. Peut-être qu'ils ne se pensent pas assez bien en anglais pour pouvoir réussir ailleurs. C'est plus sécuritaire peut-être de rester à Québec où ils sont très confortables dans leur langue.

LINE ROCHEFORT

J'ai été vraiment, vraiment surprise par la première raison de quitter Québec qui ne serait pas un bon endroit pour devenir bilingue. Je pense qu'il faut se poser des questions. J'ai vécu 13 mois en Finlande. Un petit pays qui est de la grosseur du Québec et qui compte cinq millions d'habitants. Tout le monde dans la rue peut s'adresser et parler en anglais. C'est un pays très fier, très nationaliste. Mais tout le monde parle anglais. Mais vous savez, personne dans le système d'éducation ne penserait faire commencer l'anglais aux enfants en 1^{re} année ou à la maternelle. On commence une deuxième langue dans ce pays-là en 3^e ou 4^e année. Cependant, en 5^e ou 6^e année, on commence la deuxième langue qui est souvent le suédois. Je pense qu'il faut se poser la question comment on enseigne l'anglais ici. Que l'anglais soit plus actif au secondaire. Qu'on donne des cours d'éducation physique en anglais. Je suis une personne qui utilise beaucoup l'anglais. Mon laboratoire est international. Je forme des étudiants à la maîtrise et au doctorat. J'ai des Chinois, des Irlandais, des Finlandais. J'ai du monde qui vient d'un peu partout. Donc c'est sûr que l'on communique en anglais. À l'Université Laval, c'est vrai qu'il y a de la résistance. Je suis critiquée par mes collègues parce que je fonctionne passablement en anglais. Je donne des cours spécialisés. Ma clientèle provient de l'Ontario et du Nouveau-Brunswick.

Je suis contre qu'on se mette tous à parler anglais dans la ville de Québec, que le service soit en anglais dans les restaurants.

AN TRAN

Contrairement à vous, gens légèrement plus âgés que moi, je n'ai pas été surprise par le fait que le bilinguisme soit un aspect qui pousse les jeunes à partir. Si je regarde autour de moi, mes amis veulent apprendre l'anglais. Selon eux, l'anglais c'est ce qui va leur permettre de pouvoir aller loin dans la vie. Surtout ceux qui désirent se lancer en affaires, en droit international. Pour eux, l'anglais c'est la clé. Plusieurs disent, moi, je m'en vais à St. Lawrence et, après St. Lawrence, je m'en vais à McGill, je m'en vais à Montréal. Pourquoi? Parce qu'à Québec je ne peux pas pratiquer mon anglais.

Je ne veux pas mettre en doute la crédibilité ou la force des programmes de l'Université Laval. Mais, pour eux, ces programmes n'ont pas l'équivalent d'une vraie université anglophone. Même s'ils allaient, par exemple, à Montréal dans une université francophone, le simple fait d'être dans une ville cosmopolite, où l'anglais a une certaine prédominance, va tellement leur donner un avantage par rapport à ceux qui viennent d'une école comme l'Université Laval.

VÉRONIQUE MORIN

Deux points pour terminer sur l'anglais. J'ai étudié à Laval, j'ai parfait mon anglais en participant à un programme d'échange. Il faut peut-être nuancer le propos du bilinguisme. D'une part, est-ce que les jeunes partent ailleurs pour apprendre l'anglais et y restent après ou ils partent l'apprendre et ils reviennent à Québec par la suite. Je pense qu'il faut nuancer sur ce point-là. J'ai moi-même été en immersion, j'ai fait une session en anglais. Je suis revenue. Je travaille à Québec. Je pratique mon anglais à tous les jours, alors je ne pense pas que ce soit un frein à ce point-là.

Par contre, le point sur lequel je voulais revenir c'est l'entrepreneuriat. Ce qui m'a surpris, dans les résultats de ce matin, c'est que les gens disent que Québec n'est pas une place pour se partir en affaires. Là-dessus, ça m'a chatouillée un peu. C'était plus large que l'argent. On parlait même d'oser l'étincelle de départ, le goût, le risque peut-être de se lancer en affaires. C'est effectivement plus large que les conditions d'affaires, mais ça en fait une partie intégrante. Si on veut une ville dynamique, il faut être nos propres artisans. Plusieurs jeunes ont dit : « Il ne faut pas être toujours en attente par rapport au gouvernement ». Il faut être nous-mêmes acteurs.

EVANS GARANT – FORUM JEUNESSE CHAUDIÈRE-APPALACHES

Je reviendrais à la question principale : qu'est-ce qui m'a surpris dans les résultats? Je reviendrais à quelque chose d'encore plus de base, c'est même le pourquoi et le comment de la conférence d'aujourd'hui : qu'est-ce qui stresse le monde de Québec de voir les jeunes partir alors que le taux d'exode en général de la population de Québec n'est pas alarmant. À Lévis, nos chiffres ne sont pas non plus alarmants. Si j'avais avec moi les autres collègues des autres forums de chacune des régions (Côte-Nord, Gaspésie, etc.), ils se diraient aussi : « Mais pourquoi ils se posent la question aujourd'hui? Qu'est-ce qui les stresse tant dans le fait que des jeunes vont à l'extérieur? ». Mais aujourd'hui, je vais seulement mettre mon chapeau de la Chaudière-Appalaches et déborder de Lévis, la région de la Chaudière-Appalaches c'est quand même 15 000 km² de territoire qui va jusqu'aux frontières américaines. Vous êtes, à Québec, une source de départ de nos jeunes pour les études. C'est totalement normal puisqu'on n'a pas les établissements d'enseignement, on n'a pas encore de centre universitaire. Il y en a un qui s'en vient à Lévis, on en a un naturellement avec l'Université du Québec à Rimouski, mais en tant que tel c'est un point de services encore. On a quelques cégeps un peu partout. C'est normal et c'est sain que les jeunes de notre région puissent venir se former à Québec et à Montréal et dans toutes les autres universités pour apprendre. On n'a pas de faculté de médecine, donc c'est normal que des jeunes de notre région viennent se former en médecine pour pouvoir revenir après. Nous autres on voit ça comme une normalité. On a arrêté de stresser. Mon dieu, nos jeunes partent par autobus! C'est plutôt comment on peut les faire revenir.

On n'est pas encore rendu au point de voir se transformer la tendance lourde de migration des jeunes vers les grands centres. Pourquoi les jeunes partent, pourquoi ils reviendraient aussi dans les régions? On se sert de ces questions afin de favoriser des actions concrètes pour que les jeunes reviennent. Le discours n'est plus

aussi dramatique. Maintenant on a des pistes de solutions, des moyens. Et on va travailler très fort là-dessus. Ce qui pourrait tout aussi bien être transposé à Québec.

On a des pistes de solution un peu partout pour dire : « Les jeunes veulent revenir. ». Naturellement, une fois qu'ils sont formés. Mais c'est le lien qu'on perd aussi. Ils viennent se former, par exemple, à Québec, mais le lien est perdu. Ils viennent étudier pendant trois, cinq ou sept ans et même plus s'ils font un doctorat. Dès qu'ils finissent leurs études, ils ont parfois besoin d'un travail tout de suite. Est-ce qu'ils peuvent retourner chez eux, commencer à passer des entrevues dans une région où ils n'ont plus de liens? Tandis qu'à Québec, ils y sont depuis maintenant cinq ou huit ans. Ils vont choisir la facilité pour se trouver un emploi. Aussi parce qu'ils se sont créé un milieu, un réseau social. Mais il y en a beaucoup quand même qui souhaitent revenir. Entrepreneur, ce n'est pas quelque chose qui est dans les gênes, seulement parce qu'on vient de la région de la Chaudière-Appalaches. Nos jeunes ont une mentalité d'entrepreneur qui va se perpétuer de père en fils. Il faut l'entretenir. Continuer à la développer.

NORMAND THIBAUT – DÉMOGRAPHE

Plusieurs chiffres sont intéressants. Mais il y a un point qui vient tout juste d'être abordé. Il y a peut-être des gens qui quittent la région, mais il y a aussi beaucoup de jeunes qui viennent dans la région, qui viennent étudier. À ce niveau-là, la région de Québec, qui inclut non seulement la rive nord, mais aussi la rive sud, une partie de Lévis/Chaudière-Appalaches, est une région gagnante. Pourquoi rester? Pourquoi partir? Il faut miser sur ces jeunes qu'on a à convaincre de rester dans la région. La région en a absolument besoin au niveau démographique. La région de la Capitale-Nationale est sur le bord, d'ici à une dizaine d'années, d'entreprendre un déclin. Depuis environ 30 ans, la région fait beaucoup moins d'enfants que la moyenne du Québec. Pendant plusieurs années, le taux de fécondité était de l'ordre de 1,3 enfant par femme. La population a maintenant beaucoup de difficulté à se renouveler. La région de Québec a de grandes institutions scolaires au niveau du cégep, au niveau de l'université. La région attire surtout des jeunes de l'est du Québec (Chaudière-Appalaches, Bas-Saint-Laurent, Gaspésie, Côte-Nord et même Saguenay). Le potentiel démographique de ces régions-là est en train de diminuer. Ce sont des régions qui se vident depuis des décennies. D'ici à une dizaine d'années, on va recevoir beaucoup moins de jeunes. C'est important de trouver des solutions, des éléments qui vont amener les jeunes qui viennent ici à rester dans la région.

Au total, le solde migratoire de la région est positif, mais, ce qu'on attire, c'est surtout les jeunes qui viennent étudier. Sur le plan international, la région n'attire pas beaucoup de nouveaux immigrants, malgré qu'on en ait quelques pourcents. On reçoit près de 5 % des immigrants qui viennent au Québec, alors que la région compte plutôt pour 10 % de la population. Donc, on a un seuil bien inférieur à ce qu'on devrait avoir en termes de part de population. Les jeunes, évidemment, lorsqu'ils ont terminé les études, ont tendance, pour un premier emploi, à aller voir ailleurs si l'herbe est un peu plus verte. Salaires plus élevés, meilleurs emplois, ce n'est pas toujours garanti. Ici, à Québec, il y a quand même beaucoup de bons emplois. C'est la tranche d'âge de 25 à 35 ans sur laquelle il faut concentrer nos efforts. Ce sont ces jeunes qui doivent rester dans la région. Il est normal que certains aillent étudier dans d'autres centres universitaires, mais ce n'est pas parce qu'on va étudier ailleurs qu'on y reste nécessairement. Misons donc sur ceux qui sont déjà ici. C'est beaucoup plus facile de retenir quelqu'un qui est ici que d'essayer d'en attirer des nouveaux qui ne sont pas encore venus.

Si l'on regarde les tranches d'âge autour de 25 à 30 ans, il n'y a pas loin de 35 à 40 % de la population, qui ne sont pas de la région de Québec, qui vivent ici. Donc on a quand même reçu beaucoup de jeunes dans cette tranche d'âges-là.

Là où quelqu'un gagne, il y a toujours un perdant. C'est comme à la bourse. Ce n'est pas particulier à la région de Québec. Montréal vit à peu près la même chose. L'île de Montréal reçoit beaucoup de jeunes pour les études, mais lorsqu'ils ont fini d'étudier, ils quittent pour aller peut-être dans la périphérie de la région de Montréal. Ici, il faut miser que la périphérie de la région de Québec, c'est Lévis. Il n'y a plus une grosse périphérie à part Lévis, la Beauce/Chaudière-Appalaches. Il faut collaborer étroitement avec la rive sud. Que la rive nord et la rive sud collaborent pour faire vivre la région.

RÉGIS LABEAUME

Je voudrais revenir sur la question de l'entrepreneuriat. C'est-à-dire que les chiffres de ce matin sont très élevés. Il y a une enquête internationale sur l'entrepreneuriat qui est dirigée par le London Business School. C'est la Fondation de l'entrepreneurship qui l'a dirigée pour le Canada. On a fait une enquête canadienne pour quatre régions. De plus, l'an passé, on a fait une enquête avec la même méthodologie dans les 17 régions du Québec. Ce que l'on a découvert c'est que la région de Québec est la région au Québec où l'entrepreneuriat est le moins valorisé. C'est la région au Québec où les jeunes pensent qu'ils sont le moins capables de devenir entrepreneurs. Je pense qu'on n'est pas surpris quand on analyse un peu l'environnement de Québec. Par ailleurs, l'entrepreneuriat est perçu comme une espèce d'activité *underground*. Dans la région de Québec, les jeunes désirent très fortement démarrer des entreprises. Ils le font et en démarrent effectivement beaucoup. Québec est une des régions les plus fortes en démarrage ou en intention de démarrer des entreprises. Mais en même temps, paradoxalement, c'est la région au Québec où c'est le moins valorisé, où les jeunes se sentent le moins en confiance pour le faire. Je trouve que finalement ça ressemble bien à l'environnement qu'on a à Québec. Ce matin, ce que j'ai découvert c'est une sorte de vérité. Ça confirme ce que je dis malgré le discours officiel. Les jeunes veulent démarrer des entreprises.

PIERRE MAINGUY

Ce que je constate dans les résultats, c'est qu'autant du côté des raisons qui amènent à rester à Québec que du côté des raisons qui amènent à quitter Québec, l'emploi est au presque tout premier rang. La question de l'emploi est vraiment très importante. Mais là on travaille du côté des perceptions. Moi, j'observe depuis huit ans les soldes migratoires de la région de Québec et ce que je constate, à partir des chiffres de l'Institut de la statistique, c'est que lorsque l'on regarde la période 1990 à 1995, où la région de Québec performait relativement mieux que le reste du Québec, on avait des soldes migratoires positifs chez les 25 à 35 ans. Quand est arrivée la période 1996 à 2000, la région de Québec a eu des problèmes parce qu'il y a eu des coupures du côté gouvernemental qui ont eu un effet désastreux sur nos indicateurs du marché du travail. Notre taux de chômage a monté alors que dans le reste du Québec ça baissait. Notre taux d'emploi avait tendance aussi à baisser. Tous ces taux-là étaient négatifs à cause justement d'un impact du gouvernement. Là on a eu des soldes migratoires négatifs. Mais moi ma perception c'est qu'entre 2000 et aujourd'hui les soldes migratoires chez les 25 à 35 ans sont redevenus positifs.

La région de Québec se comporte relativement mieux que le reste du Québec en termes de création d'emploi. Mais il y a peut-être des choses qui vont changer. Si, par exemple, l'orientation gouvernementale continue de

se faire sentir, l'avenir risque à nouveau d'être difficile comme en 1996 à 2000. Parce que le gouvernement a décidé de ne remplacer que la moitié des emplois qui se libèrent. Alors chez nous ça a un impact considérable, d'où l'importance de la diversification économique, d'où l'importance de l'entrepreneuriat. Mais pour une région qui a toujours eu comme vache à lait le gouvernement, c'est bien clair qu'on s'est un peu endormi du côté de l'entrepreneuriat. Ce que l'on constate, c'est le résultat de notre histoire. Depuis 1960 jusqu'à aujourd'hui, on a été porté par l'activité gouvernementale. À chaque fois que quelqu'un sortait de l'université dans la région de Québec, il était happé par le gouvernement où l'emploi était généreux. Maintenant, dans l'avenir, ça risque d'être plus difficile.

NORMAND THIBAUT

Il suit de très près la tendance au niveau de l'emploi. Mais c'est vrai de tous les chiffres que M. Mainguy a mentionnés. Au début des années 2000, le solde migratoire des 25 à 34 ans s'est amélioré, il est devenu un peu positif. Cependant, pour la dernière année, soit en 2005, je ne sais pas ce qui s'est passé dans l'économie, mais on a perdu environ 800 personnes de 25 à 34 ans au niveau net. Donc, est-ce qu'on s'achemine lentement vers ce qu'on vivait au début des années 1990? J'espère que ce n'est pas le cas.

MARTIN TÊTU

Ce que je peux dire par rapport à la culture, c'est que si on prend tous les chiffres consolidés, ça donne un portrait. Si on parle de solde migratoire, ce n'en n'est pas un en réalité. Évidemment, on regarde tous les chiffres et on met les chiffres ensemble. Mais on peut pousser plus loin et regarder ça par secteur. Ce qui ne se fait pas vraiment. Si on prétend qu'il n'y a pas de solde migratoire négatif dans le secteur culturel depuis 10 ans, c'est parce qu'on a consolidé les chiffres et qu'on prend tous les chiffres en se disant : « voilà ». Demander à n'importe quel travailleur culturel de Québec, n'importe qui dans une institution, tous vont confirmer que, effectivement, ce qui se passe depuis 10-15 ans en culture à Québec, c'est une catastrophe. C'est une catastrophe naturelle. On ne doit pas être complètement déprimés de ça, mais c'est un fait. Il faut en tenir compte. On doit savoir pourquoi. Tout à l'heure, on va peut-être parler de solution. Peut-être qu'il y a certains secteurs comme les *Hi-tech* qui ont grossi et qui ont compensé. C'est parfait, c'est excellent. Mais si on veut un équilibre à Québec, il faut quand même s'arranger pour que le secteur culturel reste. À toutes les fois que je croise quelqu'un du secteur culturel dans la rue, on me dit : « ben, finalement, j'ai pris la grosse décision, désolé, je pars à Montréal. ». Le processus naturel en culture, c'est de dire : « Je deviens un adulte, je vais à Montréal. ».

Dans le secteur culturel on applique les mêmes motivations que dans les autres secteurs. Ce n'est pas vrai que dans le secteur culturel la seule chose que les gens veulent c'est l'emploi. Ce qu'ils veulent c'est de pouvoir exercer leur art. À Montréal, ils n'auront pas nécessairement un meilleur emploi qu'à Québec. Ils vont juste avoir plus d'occasions d'exercer leur art. C'est plus une démarche personnelle qu'une recherche d'emploi. Le problème à Québec, c'est que les institutions sont très fortes, mais elles ne sont pas au service du secteur culturel. Quand on analyse les lieux de spectacle à Québec, des salles de spectacles il y en a beaucoup. Mais toutes ces salles-là ne sont pas accessibles pour les jeunes artistes parce qu'elles coûtent au moins 2 000 \$ par soirée. Imaginez un groupe émergent qui veut faire quelque chose, c'est impossible (Grand Théâtre,

Institut canadien, Le Capitole, le Palais Montcalm). L'Université Laval est peut-être la seule institution qui est complètement au service des jeunes du secteur de la culture. Moi je suis rendu que je fais des spectacles dans des bars avec des gens qui ont gagné des prix Juno. Ce soir, au Chantauteuil, on a 12 musiciens, dont quatre ont gagné des prix Juno. Hier, à Montréal, ils jouaient dans une salle de 250 places. Mais à Québec, où est-ce qu'on les produit? Dans un café.

MATHIEU D'AVIGNON

J'ai été engagé comme contractuel par le Musée de la civilisation pour préparer un colloque sur la relève et sur la diffusion de la culture scientifique à Québec. Je suis un peu surpris en voyant dans les raisons les plus importantes de rester : être proche de la famille. Quand on est jeune, tout le monde rêve de partir de la maison. Mes parents étaient à Drummondville. J'adorais mes parents, mais je voulais partir du foyer familial, donc je suis allé à Montréal. Je me demande si on n'oublie pas un peu qu'il y a un processus normal, naturel que les jeunes, à un moment donné, veulent partir et s'éloigner de leurs parents. Presque tous les jeunes que je connais, qui sont allés s'établir à l'extérieur, l'ont fait justement pour voler de leurs propres ailes.

MADELEINE GAUTHIER – RESPONSABLE DE L'OBSERVATOIRE JEUNES ET SOCIÉTÉ

Je vous invite à aller voir sur le site de l'Observatoire jeunes et société le résultat d'un sondage que nous venons de répéter. On vient tout juste de publier deux rapports dont un sur la Capitale-Nationale et un autre sur la région de la Chaudière-Appalaches, qui sont des sur-échantillons d'un échantillon national auprès de 6 000 répondants âgés de 20 à 35 ans. Je vous donne le site de l'observatoire www.obsjeunes.qc.ca. Par rapport à ce qui s'est dit ce matin, c'est sûr que les premiers motifs qui ont été évoqués par les jeunes rejoignent ce qu'on retrouve aussi dans notre étude. On voit que les premiers motifs pour habiter un endroit ce n'est pas d'abord le travail qui arrive en premier. C'est ça qui est toujours surprenant, c'est comme ça dans toutes les régions, en particulier pour le premier mouvement de migration. Pour le retour, c'est sûr que le travail est important, mais il est accompagné de toutes sortes d'autres conditions. Probablement que les régions qui réussissent à ramener les jeunes, ou à attirer les jeunes, remplissent cet ensemble de conditions qui touche le logement, qui touche la proximité de la nature, la qualité de vie, etc. C'est sans doute différent pour les plus scolarisés. Si on fait un diplôme en astrophysique à l'Université Laval ce n'est pas certain qu'on va pouvoir faire de l'astrophysique comme emploi. Je pense qu'il faut tenir compte de ça. Il faut tenir compte que la région de la Capitale Nationale a une vocation extra régionale. Il faut arrêter de penser Capitale Nationale. Quand j'entends dire qu'il faut retenir les jeunes qui sont venus des régions, j'en frissonne, j'en tremble. Il y a toutes sortes d'autres moyens d'aller chercher d'autres jeunes, en particulier au niveau international. Je dirais que ce qui s'est fait ce matin est un peu dangereux, dans le sens qu'on accole des statistiques à un petit groupe. J'aimerais connaître la méthodologie par rapport à ce qui s'est fait ce matin. Je sais que les motifs de migration varient tellement d'un âge à l'autre. Il y a des marges d'erreurs qui doivent être très importantes avec les 100 jeunes âgés de 20 à 34 ans qu'on a rejoint ce matin. J'ai peur que demain matin, on voit dans le journal Le Soleil, à TVA, Le Journal de Québec que la région de Québec doit devenir bilingue. Dans le fond, les jeunes d'aujourd'hui ce qu'ils veulent, oui apprendre l'anglais, ils vont dans les universités montréalaises, ils vont faire des stages aux États-Unis, des stages à l'étranger, c'est aussi d'apprendre une troisième langue, et ça on ne le

dit pas. Dans votre questionnaire, ça n'apparaissait pas. Ils vont aussi faire des stages en Amérique latine, au Mexique, un peu partout dans le monde parce qu'on a une jeunesse qui est ouverte. Est-ce que, encore là, on leur permet de rester ouvert par rapport à ce qu'on leur offre dans notre région? Il y a beaucoup de choses qui se passent dans la jeunesse en ce moment et auxquelles on est plus ou moins sensibles.

DEIRDA McCracken

Je voudrais juste revenir sur le point suivant : les jeunes veulent s'éloigner de leurs parents, veulent commencer leur vie. En fait, la tendance c'est le contraire. La tendance c'est qu'on veut faire de l'argent et la façon la plus facile de garder notre argent c'est de rester chez nos parents. Chez nos parents, on a quand même une certaine liberté. On a une bonne qualité de vie. On fait notre argent, on s'achète des jouets. On se permet des voyages, du linge, etc. On a, comme on dit en anglais, *the best of both world*. On a aussi une sécurité, sachant que notre loyer, notre nourriture, tout est payé par nos parents.

JOHN KEYES, DIRECTEUR CÉGEP CHAMPLAIN ST. LAWRENCE

Il n'y a pas qu'un enjeu devant nous aujourd'hui, il y en a en deux. La population en général, dans la région de Québec, est massivement francophone, 98 % homogène francophone. La clientèle anglophone de mon collège est constituée du 2 % qui reste. Le premier enjeu, dans la population en général, c'est : qu'est-ce que nous faisons avec les meilleurs de nos jeunes qui cherchent des défis, qui cherchent à avancer dans la vie et qui nous ont exprimé un certain nombre de leurs objectifs avec les choix qu'ils ont faits ce matin. J'ai été surpris, mais, après réflexion, pas surpris, que le bilinguisme soit sorti. Une bonne partie de notre clientèle vient de jeunes francophones qui quittent l'école secondaire et qui, justement, partagent les aspirations qui ont été exprimées par les jeunes ce matin. Ils viennent faire deux ou trois ans à St. Lawrence, ce qui leur permet, pour un très grand nombre, d'aller à l'Université Laval continuer leurs études universitaires en français et, justement, d'avoir la possibilité de développer leur compétence linguistique pour travailler dans le domaine scientifique, dans le domaine des affaires et de rester ici. Plusieurs restent ici. Ils viennent de St. Lawrence pour faire leur université ici à Laval avec un bon bagage de compétences linguistiques. Il y en a quand même qui partent d'année en année. Ce sont les meilleurs. Où vont les meilleurs? Les meilleurs ne sont pas, malheureusement, ceux et celles qui restent ici. Ce sont ceux et celles qui vont chercher une bourse à McGill. On est en période d'admission, et mon registraire m'a montré un relevé de notes d'une jeune qui fait une demande d'admission chez nous. Je n'avais jamais vu ça, 500 %. La note la plus basse au niveau secondaire était de 92 %. Ça, c'est une jeune que je suis bien fier d'avoir à St. Lawrence, mais j'ai bien peur qu'elle soit obligée d'aller ailleurs pour satisfaire ses compétences. C'est une question que nous devons nous poser très sérieusement : qu'est-ce que nous pouvons faire pour permettre aux meilleurs de rester ici? Le deuxième enjeu, c'est l'enjeu des anglophones et là c'est l'inverse. Les anglophones, s'ils viennent à St. Lawrence, c'est pour faire un DEC en sciences humaines, un DEC en sciences. Nous n'offrons pas de formation en technologies. Le bassin de population n'est pas assez important. Ces jeunes-là qui sortent de l'école St. Patrick, qui sortent de Québec High School, qui sortent de Trois-Rivières vont aller ailleurs. Malheureusement, ils ne reviennent pas. Dans ce deuxième enjeu, nous travaillons très fort pour inventer les stratégies, pour retenir les jeunes de la communauté anglophone qui voudraient cheminer ici et rester ici. Nous le faisons en partenariat, mais c'est sûr qu'à St. Lawrence on n'aura jamais la pleine diversité des cours techniques que ça prendrait. La fonction publique, c'est les sciences humaines de l'Université Laval

qui donnent le cheminement, et je considère ces jeunes anglophones parmi les plus chanceux au Québec, dans la mesure où ils restent. Ils sont capables de s'épanouir pleinement en français et en anglais. Avec un bon bagage académique, ils se placent très bien. Malheureusement, on se les fait voler. Une partie de la solution serait de leur permettre justement de cheminer au niveau de l'enseignement postsecondaire.

MARTIN TÊTU

La question de l'ouverture générale, que ce soit l'ouverture vers l'anglais, est un des problèmes fondamentaux de Québec, du fait que Québec est relativement protectionniste et ne fait pas partie du réseau pour plein de raisons assez troublantes. Je veux juste vous donner un exemple qui me frappe encore. J'ai travaillé quatre ans à la librairie de l'Université Laval et j'étais, à un moment donné, acheteur des livres de cours. L'Université Laval achète pour 15 millions de livres par année. 50 % du chiffre d'affaires de la librairie, c'est les livres en anglais. Quand je prenais ma pause, on venait me chercher parce qu'il y avait un téléphone en anglais. Il y a 50 personnes qui travaillent à la librairie. Ils font 50 % de leur chiffre d'affaires avec des fournisseurs en anglais. Imaginez, vous ne pouvez pas parler en anglais, vous ne pouvez pas négocier en anglais.

On peut être tout à fait francophone, avoir une culture, mais il faut faire partie d'un réseau, ne serait-ce qu'économiquement. Négocier en anglais quand on ne parle pas en anglais ça part mal. Mais c'est ce principe-là qu'on a un peu de difficulté à établir. Les gens ambitieux, oui ils peuvent quitter pour des boulots, mais c'est aussi des gens qui veulent faire partie du monde.

ROLAND TEIGNER

Je suis un de ces jeunes qui ont choisi de venir et de rester. Je suis arrivé au Québec, il y a trois ans. Avant, j'étais en agriculture. L'Université Laval ne m'a reconnu aucun diplôme. J'ai été obligé de tout reprendre. Malgré beaucoup d'embûches, je suis encore là. Je travaille aujourd'hui dans la communauté. Beaucoup de monde montre une certaine sensibilité à l'immigration, mais il n'y a pas grand-chose qui se fait dans la réalité, à part quelques petits projets, les petits contrats de trois mois. L'entreprise privée n'est pas très ouverte, sauf si elle est subventionnée pour engager des immigrants, et c'est malheureux. Malgré cela, j'ai choisi de rester, pour la qualité de vie. J'ai visité pour une première fois Québec comme touriste, j'ai aimé ça. L'Université Laval était intéressante. À une semaine près, je partais pour Montréal, mais, justement, un des fameux contrats en partenariat avec Immigration-Emploi-Québec m'a permis d'avoir une expérience d'emploi. Simplement parce que je n'étais pas sélectionné pour l'entrevue avec mon curriculum vitae alors, qu'après l'entrevue, tout se passait bien. Les curriculum vitae des immigrants ne passent pas. Il n'y a aucune compétence internationale qui est reconnue. Et ça c'est très problématique pour la région de Québec.

En ce qui concerne la clientèle qui était présente ce matin, je trouve qu'elle est un peu mal ciblée, parce que c'est une clientèle de gens âgés de 15 à 35 ans et que, pour moi, il y a une clientèle âgée de 15 à 25 ans et une clientèle âgée de 25 à 35 ans. Vingt-cinq ans est un cap très particulier parce que c'est là justement qu'on fait le choix de partir ou rester. Oui, on peut partir pour faire ses études, choisir de revenir ou d'avoir d'autres opportunités. Mais je pense qu'on fait le choix de rester à partir de 25 ans. C'est à ce moment-là qu'on est capables de faire des choix plus réalistes autre que celui de partir pour apprendre l'anglais une année.

VÉRONIQUE MORIN

La Chambre de commerce travaille beaucoup au niveau de l'immigration. La Jeune chambre de commerce s'y intéresse, c'est tout nouveau parce qu'on a moins d'années d'existence, mais c'est quelque chose qu'on a pris en considération. On fait plusieurs activités avec le ministère de l'Immigration pour justement intégrer les jeunes. C'est ce qu'on réalise et c'est le message qu'on essaie de passer : Ce n'est pas parce qu'ils sont immigrants que le travail ne se fera pas. Une fois l'entrevue passée, l'intégration se fait bien dans le milieu de travail par la suite. On l'a vu avec les efforts de subvention. Avec une subvention, la réponse est là. On dirait que c'est après que ça ne passe pas. J'ai eu quelques entreprises qui ont reçu des immigrants dans le cadre de ce programme-là et qui ont poursuivi avec eux. Malheureusement, ce n'est pas encore la norme, mais on travaille en ce sens-là.

NORMAND THIBAUT

Je voudrais revenir sur le point de l'immigration. La région a quand même beaucoup de difficulté à conserver les quelques immigrants qui viennent ici. On en perd plus de 50 % dans les premières années. Ils s'en vont à Montréal ou ils vont ailleurs au Canada. Il faudrait au moins se concentrer pour que ceux qu'on reçoit reste dans la région. Je semble détecter un malaise dans tout ce qui a été dit sur la perception de la région. On sait qu'en ce qui concerne l'emploi, la région va très bien. Des taux de chômage de 4 à 5 % depuis quelques années. Donc, on ne peut pas dire qu'il n'y a pas de dynamisme. Les jeunes de ce matin semblent trouver qu'il n'y a pas beaucoup d'emplois dans la région de Québec. Est-ce qu'on ne devrait pas émettre le message suivant : oui, la région va bien? Depuis quelques semaines, il y a eu plusieurs salons de l'emploi à Québec. Il y en a eu un grand récemment au Centre de foires de Québec, mais, cette semaine et la semaine prochaine, il y en a d'autres qui sont un peu plus privés. Plusieurs organismes y participent. Peut-être que les jeunes, les étudiants et les universitaires ne sont pas assez informés que l'on cherche des employés ici dans la région. C'est bien, mais d'autres régions du Québec et le reste du Canada cherchent aussi des employés. Si on interroge un jeune de la région de Montréal, il va croire en lui-même que : « oui, dans la région de Montréal, je vais me trouver un emploi. ». Pourquoi les jeunes de la région de Québec, de la Capitale Nationale, ne croient pas ça intrinsèquement : « j'étudie à l'université, j'étudie dans un cégep, j'ai une profession, j'ai un métier, oui je vais me trouver quelque chose ici et je vais pouvoir faire ma vie ici. ». S'ils ne sont pas trop sûrs de se trouver un emploi ici, ils vont aller ailleurs.

AN TRAN

Je suis originaire de Montréal et c'est vrai que nous avons l'impression qu'à Montréal on sort de l'université et c'est certain qu'on va se trouver un emploi. Le problème avec Québec, problème est un bien grand mot, c'est que les jeunes ne sont pas conscients de toutes les opportunités que Québec leur offre. Moi, je suis nouvelle à Québec depuis l'an passé et, réellement, je m'épanouis pleinement. J'ai plein d'activités parascolaires, je parle en tant qu'étudiante du secondaire, je ne suis pas encore sur le marché du travail. Il y a plein d'opportunités, il suffit de chercher un peu. J'entretiens peut-être un préjugé, mais les Québécois ont cette mentalité de : j'ouvre la main et servez-moi ce que je mérite, ce à quoi j'ai droit. Ils ne vont pas prendre la peine de chercher, d'aller se prendre en main pour trouver ce qui leur convient. Je pense qu'il faut leur donner un petit coup d'envoi et ça va planer. Ça pourrait commencer dans les écoles secondaires. À mon école, on a eu des kiosques. St. Lawrence, collège François-Xavier-Garneau, Cégep Sainte-foy sont venus nous voir. Ça s'est fait rapidement, un midi sans

plus. Il a fallu aller aux portes ouvertes. C'est sûr qu'il faut qu'on se déplace, mais tout doit être fait de notre propre initiative. Je pense que c'est comme ça que ça doit se faire, mais les gens ne sont pas prêts à le faire. C'est ça le paradoxe peut-être.

JEAN-SÉBASTIEN CHAMARD

Je pense que la première étape c'est de savoir : les 800 jeunes qui vont quitter cette année s'en vont à quel endroit et pourquoi? Est-ce que ce sont des jeunes des régions ressources qui retournent dans leur région d'origine. Pour ma part, je trouve cela acceptable qu'un jeune, qui a étudié ici, retourne dans sa région. Tous les autres forums jeunesse de la province ont comme priorité le retour des jeunes en régions. Je pense qu'on doit quand même accepter ça. Il faut écouter les jeunes. À partir du moment où l'on a trouvé les raisons pourquoi ces jeunes ont quitté, c'est de voir comment on peut mettre des mesures en place.

Le Forum jeunesse trouve que la problématique de la relève artistique, de la relève culturelle c'est quelque chose qui est très problématique dans la région, si on se compare à Montréal ou à Toronto. On a mis en place une action jeunesse structurante pour développer des infrastructures en partenariat avec la Conférence régionale des élus de la Capitale-Nationale et le Forum jeunesse de la région de Québec. On aurait souhaité que la Ville de Québec embarque aussi. (...)

Oui, l'emploi est bon dans la région, mais on sait, la population est vieillissante. Est-ce que les nouveaux emplois vont être uniquement dans les services, dans les commerces, dans les services de santé? C'est sûr, si on va à Place Laurier, on voit « Personnel demandé » partout, mais nos ingénieurs, nos gens qui sont en administration des affaires, nos gens des biotechnologies? Moi, je suis un finissant à l'université et j'ai eu de la difficulté à me trouver un emploi scolarisé. Oui, il y a beaucoup d'initiatives dans la région, mais c'est quand même difficile pour certains secteurs. C'est plus facile d'aller à Montréal. Moi, pour ma part, en sortant des études, j'ai eu deux offres pour aller à Montréal. Je ne voulais pas y aller. Il a fallu que je travaille plus fort pour rester à Québec. C'est un petit peu là qu'il est, je pense, l'exode des jeunes vers les grands centres. L'emploi est très bon, mais les diplômés, les gens très scolarisés vont aller ailleurs même si l'emploi peut paraître moins bon. Les compagnies pharmaceutiques, les grosses firmes d'ingénieurs ne sont pas nécessairement toutes ici.

LYNE ROCHEFORT

Moi, je dirais que, d'un certain côté, si les bons partent pour aller étudier, tant mieux. Les bons dossiers, il faut les encourager à aller à l'extérieur. En général, à cause de la famille, à cause des différents autres incitatifs, ils vont revenir. Moi, la première, j'en étais une boursière. J'ai étudié à Cambridge. Après, on m'a offert des possibilités d'emploi. Il était hors de question que je passe le restant de mes jours en Angleterre. C'est sûr que je voulais revenir au Québec, mais tu regardes les universités, et il n'y en a pas beaucoup à Québec. Va-t-il falloir aller à Toronto? Ce n'était pas mon style de vie.

J'ai eu la chance, quand je suis venue pour faire une maîtrise, de rencontrer un professeur en biologie qui m'a dit : ça fait quatre ans que tu es ici à l'Université Laval, va voir ailleurs. J'ai été encouragée, car je ne serais jamais partie. Je ne parlais pas l'anglais, j'arrivais du Saguenay. J'ai été poussé et j'en suis très reconnaissante.

En ce qui concerne les solutions, il est arrivé quelque chose à l'Université Laval. À un moment donné, on a trouvé que nos jeunes ne bougeaient pas assez. L'Université Laval a instauré un programme, le programme mobilité, qui fonctionne très bien, à plein régime. Moi j'encourage fortement mes étudiants à utiliser ce programme-là.

Une autre piste : la possibilité pour ceux qui sont moins téméraires, qui préfèrent rester au Québec, mais qui veulent quand même apprendre l'anglais, d'avoir la chance de faire une année d'immersion. Toutefois, je serais contre de faire tout le primaire ou tout le secondaire.

Il y a certains programmes au fédéral qui ont fait revenir des bons. Il y en a beaucoup qui reviennent aussi dans les bons. Je pense à M. Louis Taillefer, le physicien qui était à Toronto. Il y en a beaucoup qui reviennent si on trouve les bons incitatifs. Le gouvernement fédéral aide beaucoup à faire le transfert d'équipements. Avec le phénomène d'Internet aussi. C'est peut-être de plus en plus facile de travailler sans être physiquement... Je suis également sportive. Je suis très impliquée dans le ski. On a reçu les Juniors mondiaux, pourquoi pas les olympiques d'hiver à Québec. Je sais qu'il y a du pour et du contre. On est capable de tenir des événements. On a un super centre d'entraînement national au Lac Beauport. Si ça levait ça pourrait aussi attirer beaucoup de jeunes dans tout l'est de l'Amérique du Nord.

MARTIN TÊTU

J'habite à Québec depuis 34 ans, j'ai vu un peu l'évolution. Je m'intéresse beaucoup à l'actualité. Ce que je vous dis a déjà été dit par le Centre d'accueil et développement. À Québec, c'est beaucoup plus facile d'avoir 2 000 000 \$ que 10 000 \$. Les gros projets à Québec, on dirait qu'on aime ça. Quand c'est gros, on dirait que ça hypnotise les esprits. Quand on parle de projets, c'est un tramway, un milliard de dollars, la promenade Samuel-De Champlain, 500 millions, le Palais Montcalm, 30 millions. On dirait qu'à Québec on ne multiplie pas les moyens projets, on fait des multinationales. C'est comme si on était dans la dynamique commerciale des années 1960-1970. On crée des grosses usines pour stimuler l'emploi alors que ce sont les PME qui génèrent réellement de l'emploi. Les gens en économie le savent. On dirait qu'au point de vue institutionnel, on veut faire quelque chose de gros, en pensant que c'est la solution, au lieu de penser à plein de petites actions intéressantes.

On parlait des échanges d'une session, c'est extraordinaire. Ça ne coûte pas trop cher, c'est facile à gérer. Les stages pour immigrants pendant trois mois, c'était tout nouveau dans l'esprit des gens qui disaient : « trois mois seulement ». Mais ça c'est bien intégré. Ça coûte 5 000 \$ et l'on intègre quelqu'un. Dernier exemple, on parle de construire un stade de hockey qui va coûter 30, 40 ou 50 millions et ça, c'est un vrai enjeu. Par contre, on va niaiser pour un stade de soccer qui peut être envisageable maintenant. Dans le sport, comparable à la culture d'une certaine manière au point de vue de la dynamique, l'activité qui a le plus marché depuis 15 ans à Québec c'est le Rouge et Or de l'Université Laval qui attire 15 000 personnes. Ça ne coûte pratiquement rien, c'est sur un terrain de l'Université. Pourquoi on n'aspirerait pas à de petites actions plutôt que d'attendre qu'on ait 50 millions pour, par exemple, l'aéroport de Québec. Il ne faut pas renier l'aéroport, mais en attendant est-ce qu'on agit ou l'on attend la grosse affaire?

DEIRDA McCracken

J'ai fait ma scolarité postsecondaire à l'Université Laurentienne à Sudbury, ma ville natale. J'ai eu la chance d'aller étudier à l'étranger durant un an. C'est drôle que Sudbury ait fait face aux mêmes problèmes que la ville de Québec. Il y a quelques années, ils ont eu le slogan : rester, étudier et réussir. Ça voulait dire : un effort de la part de la collectivité. C'est une ville qui est plus petite que Québec. Par exemple, au niveau de l'université, ils ont investi dans plus de logements pour les étudiants en résidences et pour les étudiants qui voulaient vivre hors campus. Dans ce dernier cas, ils ont investi dans des programmes de transport. Il y avait un forfait pour l'autobus. Ils ont offert des nouveaux programmes à l'université dont une nouvelle école de médecine qui a ouvert l'automne dernier et qui a vu s'inscrire une cinquantaine d'étudiants pour sa première année. Il y a plus de bourses, notamment une bourse pour les étudiants venant spécifiquement de Sudbury, et ce, pour les encourager à rester et à étudier chez eux. Il y a aussi l'idée de créer de la fierté dans sa ville, dans son université. Il faut que les jeunes soient fiers de la ville où ils ont grandi.

Sudbury a fait également un investissement par rapport à l'entrepreneuriat comme vous faites ici. C'est encouragé dès le secondaire. Il y a un centre régional des affaires qui est une forme de programme de mentorat pour les entrepreneurs jeunes comme vieux. Ils ont investi dans le tourisme.

Même si on voit nos jeunes partir, il faut les faire revenir. L'association des anciens diplômés de mon université maintient un contact régulier avec ses diplômés dans le but que, peut-être un jour, même si on part pour faire des études supérieures ailleurs, même si on prend une job à l'étranger pendant cinq ans, on va avoir la volonté de revenir parce que l'on a une certaine fierté.

VÉRONIQUE MORIN

Je rejoins M. Têtu qui parlait de publicité. Nous, à la Jeune chambre de commerce, on est un réseau qui offre des outils aux jeunes entrepreneurs, aux jeunes professionnels qui démarrent sur le marché du travail. On leur permet de se bâtir un réseau de contacts, mais aussi d'avoir accès à différents services. On a le Programme des gouverneurs qui implique des gens d'affaires de la région de Québec qui sont là afin de prodiguer des conseils. On travaille avec la Fondation de l'entrepreneurship pour du mentorat. On a lancé un nouveau programme cette année « Les apprentis Télus » qui est en collaboration avec le Cégep de Sainte-Foy. C'est huit étudiants en dernière année de technique, gestion commerciale, comptabilité de gestion qui sont impliqués dans les activités de la Jeune chambre. On leur fait découvrir c'est quoi être sur le marché du travail avant même d'y être. Je rejoins un peu ce qu'An Tran disait : il y a une grande part d'initiative, mais encore faut-il que les jeunes soient mis au courant de ce qui existe. Il faut faire la promotion de ces bons coups-là. À la Jeune chambre, on a un concours : On élit une jeune personnalité d'affaires à la fin de l'année. À chaque année on a huit finalistes. Ce sont de belles entreprises. Ce sont des gens qui sont établis à Québec. Entre autres, cette année, je pense à Binox, entreprise qui fait dans le divertissement et qui a choisi de rester à Québec. Elle a été achetée par une multinationale, mais elle demeure à Québec, elle garde son nom, son entité propre. De faire la promotion de ces bons coups-là encourage le dynamisme, montre qu'il y en a. Moi je ne suis pas d'avis que la région n'est pas dynamique. C'est juste qu'il faille le montrer et il faut en faire quelque chose de vendeur.

EVANS GARANT

C'est bizarre, car, dans ce qui a été dit ce matin, on sentait qu'il y avait un dynamisme des jeunes, une volonté, un discours humain. Mais d'un autre côté, on dirait qu'on repousse aux décideurs la liste d'épicerie. Trouvez pour nous les solutions. Les jeunes ont les solutions en main. Ce ne sont pas les décideurs, qu'ils soient municipaux ou provinciaux, qui vont prendre en charge toute la liste d'épicerie. C'est impensable. Les jeunes ont déjà leurs solutions. La population en général a de toute façon des solutions pour démarrer des choses, qu'elles soient en entreprise. J'ai une vision peut-être naïve de l'entrepreneurship. Tout ce qui manque, il faut quelqu'un pour le créer. Et ce n'est pas quelqu'un au-dessus ou un décideur qui va le faire. Par exemple, s'il manque un club de tir à l'arc, je n'attendrai pas que quelqu'un le crée à ma place. Les décideurs, tout ce qu'ils peuvent faire, c'est d'être plus flexibles, d'avoir une ouverture. Les jeunes doivent aussi avoir le petit coup de main, la petite flamme. Il faut les encadrer dans le démarrage d'entreprises.

C'est ça, mais, politiquement parlant, c'est mieux d'avoir des gros projets à coup de millions et de milliards plutôt que de dire : « écoute, ça va peut-être être moins vendeur, mais on va essayer d'y aller avec une multitude de projets, petits et moyens, qui vont avoir beaucoup plus d'impact, qui vont durer probablement plus longtemps dans le temps et qui vont rendre la population beaucoup moins dépendante. ». On a les solutions. Les deux sphères doivent se parler, doivent discuter entre eux. C'est pour ça que je déplore, et ce n'est pas un reproche, qu'il manque plusieurs jeunes qui étaient là ce matin. J'aurais voulu qu'ils restent pour pouvoir échanger avec ce qu'ils appellent les décideurs, et, de la même façon, que les décideurs aient été là ce matin pour entendre ce que les jeunes avaient à dire. C'est justement là qu'il faut faire le réseau de discussion pour pouvoir en arriver à des solutions concrètes. On dirait qu'il y a un discours entre les deux qui ne se rend pas, un canal qui ne se rend pas.

MANON THÉBERGE

Je suis à la Boîte à science. Notre rôle est d'intéresser les jeunes aux sciences et aux technologies. On parle des tout-petits, jusqu'à temps qu'ils soient en mesure de choisir une carrière, de faire autres choses dans la vie. Il y a un des éléments qui s'appelle la fierté. Pour naître, la fierté, ça prend quelques ingrédients. Faut savoir ce qui existe, il faut le mettre en valeur. À la Boîte à science, on a fait des *focus group*. On a demandé à des gens, des familles, des chefs de famille : nommez-nous cinq entreprises dans la région de Québec en sciences et technologies. Nommez-nous cinq brevets qui auraient été faits ici. Nommez-nous cinq scientifiques de la région. On a une belle moyenne de 0 %. Personne n'est capable d'en nommer. Alors la fierté, on n'est pas à ça encore. On est à faire connaître. Faire connaître adroitement avec des projets.

Je ne partage pas l'idée qu'il ne faille que de petits projets. Nous, on a fait des tas de petits projets, mais ça prend aussi de grands projets de collectivité. Que ça coûte des sous ou pas, je ne pense pas qu'on soit né pour être petit.

On continue à faire nos petites choses que l'enfant fait avec ses petites mains, mais ça prend aussi des projets plus grands qui ont des impacts sur la collectivité. En ce sens, Sudbury a réussi. On est allé visiter des institutions qui ont fait, entre autres, Science Nord, qui est un centre des sciences. Cette petite localité de 150 000 habitants a

une institution de 76 millions et attire 400 000 visiteurs par année. Ils ont réussi quelque chose qui fait appel à la fierté et pourtant ils ont une grande mine qui s'appelle Inco. Ils ont diversifié leur économie avec le savoir. Dans les ingrédients nommés pour dynamiser, il y a le savoir et l'innovation. Alors faut savoir ce qui existe. Il y a 900 PME dans le domaine. Il y a tout un travail à faire connaître, à rendre fier, pour être capable d'en parler. Même dans la collectivité en général.

Dans notre secteur, c'est criant. On a 15 ans de diversité économique à notre actif. Ça fait 15 ans qu'on est rendu bon là-dedans. On fait beaucoup de choses, on crée de la richesse, on crée de l'emploi. La richesse permet de créer les moyens de s'occuper des gens les plus démunis. Il faut avoir les moyens de faire ça. La culture, c'est la même chose. J'ai assisté à de nombreux forums. On se pose beaucoup de questions. Mais il faut aussi agir. Il faut passer à l'action. Il faut se mettre en mouvement. Il faut le faire dans notre famille, il faut le faire dans notre réseau. Comme ça, ça va faire une différence.

Je voudrais ajouter un petit point qui concerne la famille. L'enfant, c'est à ce moment-là de sa vie que le goût du risque existe. Qu'il a le goût de penser autrement. Le goût de se tromper et que ce ne soit pas grave. Ça prend ça pour faire de l'entrepreneurship, ça prend ça pour penser autrement. Alors ça vient de l'enfance. Ce n'est pas quand on a 25 ans. Ça part de l'enfant, de la famille et de nous. Tout le monde est un peu un acteur concerné pour la solution.

Une parenthèse à propos des résultats sur le bilinguisme. Je fais probablement partie de ceux qui ont voté pour ça, sauf que c'est à faute d'avoir d'autres propositions. Je ne vois pas de bonnes raisons de quitter Québec sauf, peut être, d'apprendre une autre langue.

Pour ce qui est des solutions, il y en a : dynamiser la région. Ça peut peut-être se faire par des choses aussi simple que de redessiner la grille des trajets du service en commun. Il y avait beaucoup de personnes ce matin parmi les jeunes qui dépendaient du service en commun. Il y a même un Montréalais qui était consterné d'apprendre, quand il est arrivé à Québec, que les gens se faisaient reconduire en voiture par leurs parents. Avant de regarder du côté de l'aéroport, il faudrait peut-être améliorer le système des autobus. Peut-être redessiner les trajets.

MADELEINE GAUTHIER

Le problème d'image de la région est très important et les médias de la région de Québec ont un pouvoir de détruire comme de construire. On l'a vu ces dernières années. Je pense qu'il y aurait une réflexion à faire autour de ça dans la région de Québec. Mais ce n'est pas sur ça surtout que je veux insister. On n'a pas parlé de transfert des connaissances comme moyen. On parle beaucoup de la société du savoir. On a la chance à Québec d'avoir le regroupement d'une faculté d'agriculture, d'une faculté de foresterie, de génie géologique. À l'intérieur de mon propre institut : eau, terre, environnement, Commission de géologie du Canada, etc. Je pense qu'on aurait tout ce qu'il faut pour devenir un grand centre de l'économie de l'environnement dans la région de Québec. Il faudrait qu'il y ait un leadership. Il me semble que c'est exceptionnel qu'au Québec il y ait autant de ressources qui, en ce moment, pourraient répondre à une grande question de l'heure, qui est la

question de l'environnement. Les jeunes sont très intéressés par cette question-là. La question du transfert des connaissances. C'est beau de parler d'entrepreneuriat, mais ça peut rester une coquille vide. Comment on fait le passage de la connaissance du savoir à l'entreprise? Dans le domaine social, on vit cette question de partenariat scientifique où chercheurs, professeurs font le transfert de leurs connaissances à des organismes jeunes. Ça fait des années qu'on travaille ensemble sur la question de la migration des jeunes dans les régions et l'on commence à voir des résultats de cette espèce de partenariat qu'on appelle : transfert des connaissances. C'est exigeant, mais il me semble qu'on devrait en parler tout autant que d'entrepreneuriat.

ANTOINE HOUDE – PRÉSIDENT SORTANT DE LA CADEUL

Je vais surtout vous parler d'attraction. Oui, on doit se questionner à savoir si les jeunes partent ou restent, mais on doit aussi se questionner à savoir comment attirer d'autres jeunes. Je pense que l'Université Laval à ce sujet a un certain pouvoir d'attraction. J'ai pensé à l'Université parce que j'ai vu plusieurs exemples qui n'entraient pas nécessairement en contradiction avec la région, mais qui me faisaient réfléchir. On a parlé du Rouge et Or, en opposition un peu avec les mégas projets sportifs. On a beaucoup parlé du caractère anglais probable de la région de Québec, mais je réfléchissais à savoir que l'Université Laval construit beaucoup son image internationale avec le slogan qu'elle est la première université francophone en Amérique du Nord. Si vraiment on veut lancer un message cohérent à travers le Québec, à travers le Canada, à travers le monde en tant que région de la Capitale-Nationale, ça serait important que nos grandes institutions, comme l'Université Laval, aient des stratégies de développement qui soient en cohérence avec les grandes stratégies de développement de notre région. Je sais que c'est quelque chose qui est extrêmement difficile. Il y a plusieurs institutions autonomes sur le territoire, mais je pense qu'il doit y avoir un bon travail de concertation entre tous ces acteurs-là pour qu'on puisse réussir à lancer tous le même message cohérent. On peut voir qu'il peut y avoir certaines contradictions.

Faciliter aussi la concertation stratégique entre les acteurs régionaux politiques, puis les acteurs institutionnels comme l'Université Laval. Parfois, j'ai l'impression que les stratégies de développement ne sont pas nécessairement les mêmes. Par contre, c'est important que les institutions gardent leur autonomie, c'est tout aussi essentiel. Un dernier point, il y a beaucoup d'étudiants qui viennent à l'Université Laval, que ce soit des étudiants étrangers ou même des étudiants qui viennent du Québec, mais pas nécessairement de Québec, et qui ne connaissent pas beaucoup la ville. Les étudiants étrangers sont confinés en résidence alors que parfois ils pourraient vouloir s'intégrer plus à l'extérieur de la ville de Québec. Nous, on a 250 employés à la CADEUL. Il y en a le tiers qui sont des étudiants étrangers. Donc, c'est vraiment un message comme quoi les étudiants étrangers veulent travailler. Il suffit seulement de les accueillir dans nos entreprises. Pour ce qui est de l'importance du transport en commun dans la région, je vais être obligé d'abonder dans le même sens. Je pense que ça doit être un moyen de faire connaître la ville. D'ailleurs, la CADEUL est en train de monter un projet de laissez-passer universel à l'image de l'Université de Sherbrooke. Mais je lance le message aujourd'hui. Tous ceux qui veulent s'impliquer à monter ce projet-là, je vois que c'est une solution qui revient souvent, n'hésitez pas à nous contacter. Nous aussi on va faire nos démarches, puis on va avoir besoin de la concertation de tous les acteurs de la région, car lorsque les questions financières se présentent, tout devient un gros défi. Pour vous donner un exemple, tout le monde est présentement d'accord avec l'idée d'un laissez-passer universel, mais tout est bloqué parce qu'à la Ville de Québec on se chicane à savoir comment on va former le conseil d'administration du réseau de transport en commun de la Capitale Nationale. Parfois le politique bloque un peu les grandes idées.

JEAN-STÉPHANE BERNARD

Je représente aujourd'hui le Forum des jeunes de la fonction publique québécoise. On l'a vu aujourd'hui, il n'y a pas une solution unique. Ça repose sur une série de moyens. D'ailleurs, on a reproduit ce sondage à l'ensemble de nos membres, et, le principal problème qui a été identifié pour la région de Québec, c'est vraiment la question du transport en commun.

Si on veut éviter que les gens quittent la région de Québec, il faut jouer sur l'emploi. Qu'on le veuille ou non, la fonction publique québécoise demeure le principal employeur dans la région de Québec. Son statut de capitale nationale fait aussi en sorte que Québec aura toujours une proportion importante d'employés qui travaillent dans les services publics. Je pense qu'une première façon de retenir les gens dans la région de Québec serait de mieux mettre en valeur l'administration publique. Présenter l'administration publique comme un employeur de choix. On parle souvent qu'il va y avoir un employé sur deux qui va être remplacé dans la fonction publique québécoise. Par contre, ce qu'on oublie de dire, c'est que des milliers d'emplois vont être disponibles dans les prochaines années. Ce n'est pas le seul moyen. Je suis d'accord. Il faut aussi jouer sur la culture, au niveau de l'entrepreneurship et du milieu des affaires. Par contre, je pense qu'il y a beaucoup de choses qu'on peut encore faire pour mettre en valeur l'administration publique québécoise et ses opportunités. Je pense que ça commence par un rapprochement avec les milieux universitaires. L'École nationale d'administration publique fait déjà beaucoup de choses. Je pense que l'Université Laval pourrait se positionner davantage en se rapprochant de la fonction publique québécoise. Mieux la faire connaître, même au niveau des étudiants du secondaire. Qu'est-ce qui se fait au niveau de l'administration québécoise? Cette année, on a mis en place un programme de stage qui va permettre à 600 jeunes des écoles secondaires de venir passer une journée dans les ministères et organismes. Ce sont des initiatives comme ça qui vont contribuer à redynamiser la région de Québec.

NICOLAS FONTAINE – PRÉSIDENT ENTRANT DE LA CADEUL

Je pense que ce dont les jeunes ont besoin ce sont des projets. M. Têtu appelait ça, faire des arts, M^{me} Morin, pouvoir partir des entreprises. Je me pose cette question : qui, parmi les jeunes, peut faire des projets? Il y a quelques mois le journal Le Soleil avait fait un dossier sur la morosité ambiante de la ville de Québec. Ils avaient invité un panel d'experts pour se questionner sur la morosité de la ville de Québec et, parmi ces gens-là, tous avaient en haut de 35 ans et tous avaient un titre. J'ai l'impression qu'à la ville de Québec, pour qu'on soit pris en compte, il faut qu'on est soit de la vénérabilité donnée par l'âge, soit un titre ou les deux, c'est encore mieux. Il faut qu'on fasse confiance aux jeunes, qu'on leur octroie des moyens, qu'on leur donne la possibilité de réaliser leur projet. Je pense qu'ils ont souvent idée de faire des projets, mais ils n'ont pas l'impression qu'ils pourraient le faire mieux que les autres. Ils ne se lancent pas, mais des idées, ils en ont. L'Université Laval est peut-être un tremplin pour ça. La raison pour laquelle le bilan migratoire de la ville de Québec était positif c'est la présence des étudiants. Donc, l'Université Laval peut servir de tremplin au dynamisme des jeunes en faisant confiance à ses étudiants. L'Université est un havre de multiculturalisme. Le tiers des employés de la CADEUL est d'origines étrangères. Si on pouvait retenir ces jeunes-là à Québec, ils pourraient faire rayonner leur culture à Québec, ce serait merveilleux.

CAROLE VOYZELLE – PRÉSIDENTE DIRECTRICE GÉNÉRALE DU PARC TECHNOLOGIQUE DU QUÉBEC MÉTROPOLITAIN

Je suis désolée que les personnes plus âgées, et d'autres gens d'affaires qui étaient présents ici tout à l'heure, n'aient pas pu assister à ce qui s'est passé ce matin. Pour qu'on puisse avoir le pouls et échanger. J'ai envie de reprendre une phrase de Kennedy qui disait : « Ne vous demandez pas ce que les États-Unis peuvent faire pour vous, mais demandez-vous donc ce que vous pouvez faire pour les États-Unis. ». Je pense que comme culture, comme collectivité et comme société, on a beaucoup à apprendre de tout ça. On parlait de taux de chômage qui était bas tout à l'heure. Il y a plein d'entreprises dans le Parc technologique, entre autres, qui sont à la recherche de travailleurs. Mais il n'y en a pas de disponible, car notre démographie est descendante et, en même temps, plusieurs travailleurs partent pour la retraite. Il y a beaucoup de choses qui ont été faites dans la région. Il y a près d'une vingtaine d'années, il y a des gens qui ont osé et qui avaient du leadership. Je pense à l'ancien recteur de l'Université Laval, M. Jean-Guy Paquet. Je pense à des gens en politique comme M. Marc-Yvan Côté et je pense à des gens d'affaires comme M. Marcel Aubut qui ont pensé qu'il fallait miser sur la présence de l'Université Laval à Québec et des centres de recherche pour créer le Parc technologique que je dirige aujourd'hui. On a actuellement 90 entreprises et plus de 3 400 travailleurs. Vous avez sûrement vu dans le journal, hier, puis vous allez le voir prochainement, on a des entreprises qui vont prendre de l'expansion et d'autres qui vont s'implanter. Ensemble, ils auront besoin, d'ici deux ans, de 1 500 travailleurs. Et c'est des gens diplômés. Ce n'est pas pour rien que le Parc technologique a été l'initiateur d'Imagine, l'événement de l'innovation. On veut intéresser les très jeunes à étudier et à faire des carrières scientifiques, et ce, en mettant à contribution les parents et la parenté. Quand on parle de carrières scientifiques et technologiques, on ne parle pas seulement de doctorat et de post-doctorat. On parle aussi de technique, on parle de maîtrise, on parle de BAC. Alors, c'est important. Il y en a des emplois à Québec. Ce qu'on n'a pas actuellement, c'est les travailleurs, et je pense qu'il y a un gros manque de communications entre les entreprises et entre les gens qui pourraient y travailler. On parlait d'entrepreneurship, je suis pour, c'est bien sûr, mais, au niveau de l'entrepreneurship, il y a beaucoup d'appelés et pas beaucoup d'élus. Pas autant, en tout cas. Les gens qui n'ont pas l'étoffe pour partir une entreprise peuvent travailler dans les entreprises aussi. Il y a beaucoup de valorisation à travailler pour une entreprise comme il y a de la valorisation à en démarrer une. C'est d'avoir les bonnes personnes au bon endroit.

Les gros projets sont aussi difficiles, sinon plus difficiles, à financer que les petits. Dans les différents fonds qui existent à Québec, il y a beaucoup d'argent pour tout ce qui touche les projets entre 5 000 \$ et 50 000 \$. Seulement, les secteurs d'activité du commerce et de la culture ne sont pas valorisés, ne sont pas financés par les sources de financement. Par contre, quand on parle de projets d'entreprises, il y en a des sous.

On parle d'accueil d'immigrants. La reconnaissance de diplômes n'est pas nécessairement là non plus. Mais ce qui n'existe surtout pas et ce sur quoi il faut travailler c'est sur les ordres professionnels, dépendamment des gens qui arrivent de l'extérieur. Dans tout ce qui s'est passé au niveau de l'immigration avec les chambres de commerce, avec la ville de Québec dans les derniers mois, c'est le Parc technologique qui a accueilli le plus de professionnels immigrants à Québec. Ce n'est pas facile nécessairement. Il y a du travail à faire. on

fait preuve d'un manque de communication. Je pense que les entreprises qui ont du succès savent écouter le dynamisme des jeunes et la créativité dont ils doivent faire preuve en même temps qu'ils savent transmettre leur expérience.

On a tous des secrets bien gardés dans la région de Québec. Il y a un problème de communication. Les gens travaillent beaucoup dans leur bulle. Il y a des valeurs à l'Université qui ne sont pas connues. Il y en a dans les centres de recherche, il y en a dans les entreprises technologiques aussi. Jeudi passé, chez-nous, il y avait une conférence de presse pour annoncer l'établissement d'Anapharm au Parc technologique. Tout le monde avait été invité, les médias écrits et télévisés. Les médias écrits se sont rendus et, comme par hasard, les médias télévisés et quelque-uns écrits ont eu un appel comme quoi il y avait eu un accident mortel à Saint-Gabriel de Valcartier. Alors ils sont passés sans s'arrêter au Parc technologique. Si Anapharm avait annoncé la fermeture et non l'implantation de son entreprise dans le Parc, il aurait tous été là pour couvrir l'événement. Je ne vous cacherai pas qu'on a un gros problème et, dans la région de Québec, c'est un peu plus criant qu'ailleurs. D'autre part, ce que je voudrais laisser comme message en partant, c'est qu'actuellement les régions du Québec ne sont pas en compétition ensemble. J'ai, entre autres choses à titre de bénévolat, la présidence de l'Association des parcs de recherche et technopoles du Québec. Il y a neuf parcs scientifiques et technologiques qui sont reconnus par notre association internationale au Québec. Alors on représente à neuf, dans les différentes régions du Québec, la vitrine technologique du Québec. On n'est pas en compétition entre nous autres, pas plus que Québec l'est avec la région de la Chaudière-Appalaches ou avec le Saguenay. On est en compétition avec tout ce qui se passe à travers le monde. Alors s'est important que l'on se mobilise et que l'on se concerte, que l'on travaille ensemble.

ANNEXE 5 : LE GUIDE DE DISCUSSION

A) PRÉSENTATION DE LA MÉTHODE

5 MINUTES

- Mot de bienvenue et présentation de l'animateur;
- Présentation du mode de déroulement du groupe :
 - Fonctionnement par questions et tours de table;
 - Durée maximale de 90 minutes.
- Mise en contexte :
 - Il n'y a pas de bonnes ou de mauvaises réponses;
 - Invitation à réagir aux propos des autres;
 - Ce n'est pas un test de performance individuelle.
- Annonce des enregistrements audio.
- Respect de l'anonymat et de la confidentialité.
- Absence de buts commerciaux; rien à vendre.
- Présentation de chaque participant : nom et secteur d'activité.
- Le sujet abordé: les attraits et les déficiences de Québec pour les jeunes.

B) MISE EN SITUATION

15 MINUTES

Un fait vécu : Avez-vous un ami – une amie proche qui a quitté la région pour Montréal ou une autre ville?

- Pour quelles raisons est-il parti, selon vous?
- Selon ce que vous en savez, comment cela se passe à Montréal (ou dans cette ville)? Est-il heureux à Montréal?

C) INTENTIONS DE RESTER OU DE QUITTER

20 MINUTES

Dans les prochaines années, est-ce que vous avez l'intention de quitter la région de Québec ou plutôt de vous y établir (sur un horizon de cinq ans)? Pour quelles raisons?

Qu'est-ce qui pourrait faire que vous quittiez la région de Québec pour aller vers un plus grand centre ou ailleurs?

- Tour de table de façon spontanée.

D) LES POINTS FORTS QUI FONT QU'ON AIME VIVRE À QUÉBEC

20 MINUTES

Pour vous, qu'est-ce qui vous retient à Québec? Quels sont les attraits, les points les plus positifs du fait de vivre dans cette région?

Note : Vous ne vous mettez pas à la place des autres : vous personnellement.

- Tour de table en spontanée, avec liste au tableau;
- Distribution du questionnaire et temps de réponse (voir en annexe).

Explication : cochez six raisons qui vous touchent personnellement, c'est-à-dire qui pourraient être des raisons pour vous de rester dans la région de Québec. Ensuite, cochez-en deux qui sont les plus importantes pour vous parmi les six.

- En assistée : justification et exploration des points cités dans le questionnaire.

E) LES POINTS FAIBLES DE VIVRE À QUÉBEC

20 MINUTES

Pour vous, qu'est-ce qui vous irrite dans le fait de vivre à Québec? Quels sont les points les plus négatifs du fait de vivre dans la région?

Note : Vous ne vous mettez pas à la place des autres : vous personnellement.

- Tour de table en spontanée, avec liste au tableau;
- Distribution du questionnaire et temps de réponse (voir en annexe).

Explication : cochez quatre raisons qui vous touchent personnellement, c'est-à-dire qui pourraient être des raisons pour vous de quitter la région de Québec. Ensuite, cochez-en deux qui sont les plus importantes pour vous parmi les quatre.

- En assistée : justification et exploration des points cités dans le questionnaire.

F) LES ARGUMENTS

15 MINUTES

Imaginez que vous deviez concevoir une campagne de publicité pour inciter les jeunes de votre âge à rester à Québec et à y faire carrière. Sur quoi porterait cette campagne, les thèmes?

ANNEXE 6 : LE QUESTIONNAIRE

QUESTIONNAIRE

Nous vous remercions grandement de nous aider à faire le point sur les jeunes et notre région. Ce questionnaire prend quelques minutes seulement à répondre et nous fournira un point de vue important de personnes engagées activement dans leur milieu.

La confidentialité et l'anonymat le plus complet vous sont assurés. Une firme externe assure le traitement des données.

Les résultats de ce sondage seront dévoilés lors du forum, le 2 avril 2006.

Vous devez retourner le questionnaire rempli avec le formulaire d'inscription et votre paiement avant le 10 mars prochain, soit par la poste dans l'enveloppe ci-jointe, soit par télécopieur au (418) 528-0833.

► QUESTION 1

La question porte sur les jeunes de 15 à 35 ans de notre région. Est-ce que vous avez dans votre entourage proche des jeunes – par exemple des enfants ou des amis¹ – qui ont quitté la région de Québec depuis les 3 ou 4 dernières années, pour aller vers Montréal ou une autre grande ville?

1) Oui

2) Non **Allez à la question 4**

► QUESTION 2

Si vous faites un calcul rapide, combien de jeunes de votre entourage proche ont ainsi quitté notre région?

_____ personnes

► QUESTION 3

Selon ce que vous en savez, même approximativement, pour quelles raisons surtout ont-ils quitté la région ?

Cochez au plus 4 raisons dans la liste suivante (colonne centrale). Ensuite, cochez parmi les raisons choisies, celle qui vous semble la plus importante (dans la colonne de droite). Vous pouvez ajouter des raisons additionnelles en dernière ligne.

DES RAISONS DE QUITTER QUÉBEC²

Mettez des X dans les cases correspondantes	LES 4 RAISONS CHOISIES SONT	LA PLUS IMPORTANTE
1. La difficulté de trouver un emploi à leur goût		
2. Pour avoir un meilleur salaire		
3. Ailleurs, c'est plus facile de se partir en affaires		
4. Pour avoir plus facilement de l'avancement et des promotions dans leur emploi		
5. À cause d'une spécialisation dans leurs études		
6. De meilleurs professeurs, universités ou cégeps		
7. Pour repartir à zéro, se faire une nouvelle vie		
8. S'éloigner de la famille, prendre le large		
9. La région est paralysée, les choses n'avancent pas vite		

¹ Dans un but d'alléger le texte, le masculin est quelquefois employé dans ce questionnaire pour représenter les hommes et les femmes.

² À des fins pratiques, par « Québec », nous entendons la région métropolitaine de Québec, soit à peu près le territoire de la communauté métropolitaine de Québec.

LES JEUNES D'ICI

PARTIR OU RESTER...

► QUESTION 3 (SUITE)

DES RAISONS DE QUITTER QUÉBEC ²		
Mettez des X dans les cases correspondantes	LES 4 RAISONS CHOISIES SONT	LA PLUS IMPORTANTE
10. La beauté de la ville choisie		
11. La qualité de la vie culturelle ailleurs		
12. Pour rejoindre leur famille		
13. Pour rejoindre ou suivre son conjoint ou sa conjointe		
14. Pour rejoindre leurs amies-amis ou camarades		
15. Pour vivre dans une ville avec plus de densité de population, plus d'animation		
16. Pour vivre dans un milieu davantage multiculturel ou multiethnique		
17. Pour améliorer une langue seconde, utiliser des langues étrangères		
18. Pour bénéficier d'un coût de vie plus bas, ailleurs		
Autre (ajoutez si besoin)		

► QUESTION 4

À votre avis, quels sont les atouts premiers de notre région en regard des jeunes entre 15 et 35 ans?

LES ATOUTS DE LA RÉGION DE QUÉBEC, SES POINTS FORTS		
Mettez des X dans les cases	6 ATOUTS	LES 2 PLUS IMPORTANTS
1. Possibilité de trouver un emploi à leur goût		
2. Bons salaires		
3. Pour les études, la qualité des spécialisations et des cours		
4. Pour les études, la qualité des professeurs et des institutions		
5. Facilité de se partir en affaires		
6. Possibilité de trouver un emploi au gouvernement		
7. Possibilité d'avancement et de promotions dans leur emploi		
8. La beauté de la ville		
9. La sécurité de la ville		
10. La proximité de la campagne		
11. Le fait que Québec soit la capitale		
12. La facilité à se déplacer dans la ville		
13. La qualité de la vie culturelle		
14. La proximité de leur famille (à Québec)		
15. La proximité de leurs amies-amis (à Québec)		
16. La diversité humaine, l'animation		

LES JEUNES D'ICI

PARTIR OU RESTER...

► QUESTION 4 (SUITE)

LES ATOUTS DE LA RÉGION DE QUÉBEC, SES POINTS FORTS		
Mettez des X dans les cases	6 ATOUTS	LES 2 PLUS IMPORTANTS
17. L'utilisation des langues étrangères, le bilinguisme		
18. La qualité du logement, à prix égal		
19. Le dynamisme de la région en général		
20. Un coût de vie avantageux		
Autre (ajoutez)		

Pour chaque affirmation qui suit, indiquez si vous êtes fortement en accord avec celle-ci, plutôt en accord, plutôt en désaccord ou fortement en désaccord.

► QUESTION 5

Tant mieux si bien des jeunes quittent la région; ils voient du pays et ils se déniaient.

- 1) Fortement en accord
- 2) Plutôt en accord
- 3) Plutôt en désaccord
- 4) Fortement en désaccord

► QUESTION 6

Les jeunes qui partent sont les plus audacieux, les meilleurs.

- 1) Fortement en accord
- 2) Plutôt en accord
- 3) Plutôt en désaccord
- 4) Fortement en désaccord

► QUESTION 7

La plupart des jeunes qui partent ont de bonnes chances de revenir.

- 1) Fortement en accord
- 2) Plutôt en accord
- 3) Plutôt en désaccord
- 4) Fortement en désaccord

► QUESTION 8

Certains jeunes quittent Québec, mais d'autres y arrivent. L'un dans l'autre, il y a une sorte d'équilibre.

- 1) Fortement en accord
- 2) Plutôt en accord
- 3) Plutôt en désaccord
- 4) Fortement en désaccord

► QUESTION 9

D'après vous, le départ des jeunes de la région, est-ce un phénomène qui, depuis les 5 dernières années (à compléter).

- 1) S'accroît
- 2) Diminue
- 3) Demeure à peu près stable
- 4) Indécis

LES JEUNES D'ICI

PARTIR OU RESTER...

► QUESTION 10

Parmi les pistes de solution suivantes, indiquez les **DEUX** qui vous semblent les plus prometteuses.

- 1) Ne rien faire en particulier.
- 2) Diminuer les charges financières pour les plus jeunes.
- 3) Améliorer les facteurs d'attraction de l'Université Laval.
- 4) Dynamiser la création culturelle régionale (cinéma, télé, musique, etc.).
- 5) Améliorer le bilinguisme dans la région.
- 6) Faire des campagnes publicitaires sur la qualité de vie de la région.
- 7) Prendre des mesures pour attirer davantage d'immigrants.
- 8) Agir pour augmenter l'embauche dans le secteur public.
- 9) Attirer davantage de jeunes de l'Est du Québec.
- 10) Inciter les jeunes partis de Québec à y revenir.
- 11) Agir sur le marché de l'emploi, en particulier dans le secteur de la haute technologie.

► QUESTION 11

Dans la série de solutions collectives à mettre en place dans notre région, indiquez **DEUX** qui vous semblent prioritaires.

- 1) Augmenter l'apport des gouvernements dans la région.
- 2) Mieux aménager la région.
- 3) Instaurer un train à grande vitesse vers Montréal.
- 4) Diminuer la pauvreté, aider les personnes démunies.
- 5) Raviver le dynamisme de notre région, en général.
- 6) Diminuer la migration des jeunes hors de notre région.
- 7) Aménager plus adéquatement l'aéroport international Jean-Lesage.
- 8) Attirer davantage de touristes dans la région.
- 9) Améliorer la qualité de l'environnement.
- 10) Renouveler les effectifs de la fonction publique à Québec.
- 11) Aménager les rives du fleuve Saint-Laurent.

► QUESTION 12

Si vous aviez 25 ans en 2006, et viviez dans la région de Québec, la probabilité que vous restiez dans la région pour vous y établir serait-elle...

- 1) Très forte
- 2) Assez forte
- 3) Assez faible
- 4) Très faible
- 5) Je ne sais pas

Nous vous remercions de votre collaboration et de votre engagement.

Questionnaire rédigé par Michel Lemieux, consultant en recherche.

Une réalisation de :



Une collaboration de :



ANNEXE 7 : LES RAISONS DE QUITTER OU RESTER À QUÉBEC

Voici le texte exact des énoncés qui furent soumis aux jeunes pour leur vote, avec un acétate par énoncé. Des périodes de verbalisation sont indiquées.

Groupe A Emploi et économie

1. Québec est un endroit + ou - pour trouver un emploi à mon goût
2. Québec est un endroit + ou - pour avoir un bon salaire et avancer dans ma carrière

Période de verbalisation

3. Québec est un endroit + ou - pour se partir en affaires
4. Québec est un endroit + ou - pour mes études (cours, profs, etc.)
5. Québec est un endroit + ou - pour y devenir bilingue

Période de verbalisation

Groupe B Les raisons personnelles et sentimentales

6. Être proche de ma famille, c'est une + ou - bonne raison pour rester à Québec
7. Être proche de mon conjoint – ma conjointe, c'est une + ou - bonne raison pour rester à Québec

Période de verbalisation

8. Québec est un endroit + ou - pour y élever une famille
9. Québec est un endroit + ou - pour me convaincre de ne pas retourner dans ma région
10. Québec est un endroit + ou - pour vivre sa vie en toute liberté

Période de verbalisation

Groupe C La qualité de vie

11. Québec est un endroit + ou - pour la proximité de la nature et de la campagne
12. Québec est un endroit + ou - pour la beauté de la ville
13. Québec est un endroit + ou - d'une bonne grosseur pour y vivre

Période de verbalisation

14. Québec est un endroit + ou - pour vivre dans une société diversifiée
15. Québec est un endroit + ou - pour vivre dans une société dynamique
16. Québec est un endroit + ou - pour son coût de la vie

Période de verbalisation

Une priorisation des 16 éléments suivait.

ANNEXE 8 : LISTE DES PERSONNES-RESSOURCES

Nom	Prénom	Entreprise / organisme
Théberge	Manon	Boîte à science
Keyes	John	Cégep Champlain-St-Lawrence
Jolin-Gignac	Jean-Sébastien	Voice of English-speaking Quebec
Roberge	Carole	Syndicat des professionnels du gouvernement du Québec
Voyzelle	Carole	Parc technologique du Québec métropolitain
Bonnette	Suzanne	Parc technologique du Québec métropolitain
Houde	Antoine	CADEUL
Drapeau	Lyne	Conseil régional partenaires marché travail
Delage	Martin	La Capitale
Bernard	Jean-Stéphane	Forum des jeunes de la fonction publique
Blais	Lucille	Desjardins
Lechasseur	Joanne	Desjardins
Alain	Marie-Claude	CSSSVC
Dolbec	Pierre	Chambre de commerce de Québec
Pagé	Hélène	Musée de la civilisation
Routhier	Maxime	Gouvernement du Québec SAIC
Rondeau	Marc	Communauté métropolitaine de Québec
Bissonnette	Valérie	Vélocité
Fortin	Jean	CRÉ Capitale-Nationale
Trembaly	Josée	CRÉ Capitale-Nationale
LaFrenière	Éric	Desjardins
D'Avignon	Mathieu	Musée de la civilisation
Cloutier	Richard	Pôle Québec-Chaudière-Appalaches
Gauthier	Madeleine	INRS Urbanisation culture et société
Labelle	Marie-Dominique	Société du patrimoine urbain de Québec
Shay	Paul	Université Laval
Shields	Stephan	Conseil régional FTQ
Touré	Jean-Marie	Chambre de commerce de Lévis

LES JEUNES D'ICI

PARTIR ou RESTER...



EXODE?
RÉTENTION

BILINGUISME

IMMIGRATION

VILLE DE SAVOIR



VILLE DE NATURE

QUALITÉ DE VIE DANS LA CAPITALE

INNOVATION



© Université Laval

PÉNURIE DE MAIN-D'ŒUVRE

ATTRAIT DES GRANDES VILLES

PROGRAMME

AVANT-MIDI

8 h à 8 h 30

- Inscription

8 h 30 à 9 h

- Mot de présentation de M. Denis Angers, directeur de la promotion et des communications de la Commission de la capitale nationale du Québec
- Discours d'ouverture de M. Jacques Langlois, président et directeur général de la Commission de la capitale nationale du Québec
- Présentation du déroulement de la journée par l'animatrice, M^{me} Françoise Guénette

9 h à 12 h

- Présentation des résultats des groupes de discussion (groupes de jeunes entre 15 et 35 ans, réunis préalablement par une firme de sondage) et du sondage effectué auprès d'un échantillonnage de la population de la région
- Réactions et échanges des participants, notamment par un mécanisme de votes par télécommandes sur une quinzaine de thèmes

DÎNER

12 h à 13 h 30

- Déplacement vers le Cercle, au 4^e étage du pavillon Desjardins
- Mot de bienvenue de M^{me} Nathalie Prud'homme, directrice de l'aménagement et de l'architecture de la Commission de la capitale nationale du Québec pour les participants qui se joignent au forum, soit des représentants des organismes des milieux économique, social et culturel, issus des secteurs privé, communautaire ou éducatif

LES JEUNES D'ICI

PARTIR ou RESTER...

APRÈS-MIDI

- | | |
|-------------------|---|
| 13 h 30 à 14 h | ► Conférence de M. David Desjardins, rédacteur en chef de <i>Voir Québec</i> et observateur sensible à la réalité des jeunes de la capitale |
| 14 h à 15 h 30 | <p>► Échanges en plénière : Synthèse et débat
Thème 1 : <i>Les raisons de rester ou de partir</i>
Thème 2 : <i>Le départ des jeunes : perceptions, mythes et vraies tendances</i></p> <p>► Synthèse des discussions du matin ainsi que des commentaires formulés par les entreprises et les organismes du milieu. Échanges sur les divergences et les convergences, avec le soutien d'un panel regroupant des porte-parole de jeunes, d'experts en économie, en démographie, en culture, en science et en technologie (Voir à la page suivante pour la liste des panélistes.)</p> |
| 15 h 30 à 15 h 45 | ► Pause santé |
| 15 h 45 à 16 h 45 | <p>► Poursuite des échanges en plénière
Thème 3 : <i>Les atouts de Québec et les solutions collectives</i></p> <p>► Discussion et élaboration du plan d'action du forum, toujours en présence des panélistes et des personnes ressources de la salle. Comment faire la promotion du message et des propositions d'action des jeunes? Comment en faciliter l'insertion dans les plans d'action des entreprises et des organismes du milieu?</p> |
| 16 h 45 à 17 h | <p>► Discours de clôture par le recteur de l'Université Laval, M. Michel Pigeon</p> <p>► Mot de remerciement de M^{me} Nathalie Prud'homme</p> |
| 17 h | ► Cocktail |

PANÉLISTES

Jean-Sébastien Chamard, président du Forum jeunesse de la région de Québec, Evans Garant, directeur général du Forum jeunesse de la région de la Chaudière-Appalaches, Deirdra Mc Cracken, étudiante à la maîtrise en science politique à l'Université Laval, Véronique Morin, présidente de la Jeune chambre de commerce de Québec, Line Rochefort, professeur titulaire au Département de phytologie de l'Université Laval, Martin Tétu, coordonnateur et directeur des opérations d'Action Culture, Normand Thibault, démographe à l'Institut de la statistique du Québec et An Tran, étudiante à l'école secondaire de Rochebelle au programme d'éducation internationale

LE COMITÉ ORGANISATEUR

Nathalie Prud'homme, directrice de l'aménagement et de l'architecture, Commission de la capitale nationale du Québec, présidente du comité

Hervé Bélanger, coordonnateur, Direction de l'aménagement et de l'architecture, Commission de la capitale nationale du Québec

Philippe Plante, urbaniste, Direction de l'aménagement et de l'architecture, Commission de la capitale nationale du Québec

Régis Labeaume, président-directeur général, Fondation de l'entrepreneurship

Pierre Lemay, conseiller au développement, Vice-rectorat au développement et aux relations internationales, Université Laval

Véronique Morin, présidente, Jeune chambre de commerce de Québec

Michael Carpentier, architecte informationnel

COLLABORATEUR

Michel Lemieux, consultant

COMMUNICATIONS

Denis Angers, directeur de la promotion et des communications, Commission de la capitale nationale du Québec

Richard Fournier, directeur des affaires publiques, Université Laval

Eve-Marie St-Pierre, chargée de projet, Direction de la promotion et des communications, Commission de la capitale nationale du Québec

Isabelle Tremblay, infographe, Direction de l'aménagement et de l'architecture, Commission de la capitale nationale du Québec

Une réalisation de :



Une collaboration de :

